

COURS DE

PHILOSOPHIE

(1ère et Tle séries L/S)

En ces périodes difficiles de crise épidémique (Covid19) la plupart des cours sont suspendus, en particulier ceux de philosophie. Dès lors, dans l'optique d'aider les élèves (1ère et Tle) à avancer dans les cours en toute autonomie tout en disposant des bagages nécessaires pour le faire, j'ai compilé mes anciens cours de philosophie que j'avais amassés de part et d'autre à l'époque où j'étais au Lycée d' Excellence Cheikh H. Kane Thiès pour les partager. J'espère que ce sera une aide considérable et fructueuse pour d'aucuns.

Bon travail et bon courage!

El Hadji Abdoul Aziz Kane

Chapitre I _____ LES ORIGINES ET LA SPÉCIFICITÉ DE LA RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE

Introduction

Définir la philosophie est une affaire complexe. La tâche est difficile lorsqu'il s'agit de répondre à la question : Qu'est-ce que la philosophie ? Elle est d'autant plus difficile qu'il n'existe pas encore de consensus sur le plan définitionnel. Chaque philosophe dit ce qu'il entend par philosophie en donnant sa propre définition. Leurs points de vue se confrontent les uns contre les autres, si bien qu'il ne peut pas y avoir de définition unanime. Chez Socrate, par exemple, la philosophie « ne consiste pas tant à connaître beaucoup de choses qu'à être tempérant (vertueux ou juste dans sa conduite) » (Apologie de Socrate) tandis qu'Aristote y voit « la connaissance dans la totalité des choses dans la mesure du possible » (Métaphysique). Même s'il est impossible de trouver une définition partagée par tous, on peut dire approximativement ce qu'est la philosophie, ce qui nous amènera à poser le problème de ses origines. Après avoir dégagé les conditions d'émergence de la philosophie, nous réfléchirons sur la spécificité du discours philosophique. Il s'agira de comparer la philosophie avec les autres modes de connaissance que sont le mythe, la religion et la science. Pour terminer, nous ferons l'histoire de la philosophie en évoquant quelques figures emblématiques et des courants philosophiques qui ont marqué l'histoire de cette discipline.

I. Qu'est-ce que la philosophie ?

Tenter de définir la philosophie, c'est déjà philosopher. Tout homme est un philosophe potentiel : nul besoin de s'appeler Socrate, Platon ou Aristote pour philosopher, seul compte l'amour de la réflexion et du questionnement. À la différence des sciences humaines, des sciences naturelles et des sciences formelles qui ont chacune un objet d'étude et une démarche propre, la philosophie, elle, n'a pas d'objet d'étude propre. Elle s'intéresse à tout, mais elle a toutefois une préférence pour certains domaines tels que la métaphysique, l'anthropologie et l'axiologie.

A la question « Qu'est-ce que la philosophie ? », on ne saurait répondre avec exactitude. La définition de la philosophie demeure un sujet controversé, car il y a autant de philosophes que de définitions, ce qui rend impossible une définition unanime, acceptée par tous. C'est ce qui pousse le philosophe allemand **Emmanuel Kant** à dire que chaque philosophie est bâtie sur les ruines de la précédente et elle sera à son tour critiquée. Même si en philosophie nul n'a le monopole de la vérité et même s'il est difficile de dire ce qu'est la philosophie, on peut néanmoins donner quelques considérations générales pour avoir une idée sur ce qu'elle est.

- Selon une certaine tradition, c'est Pythagore qui a utilisé le mot philosophie pour la première fois. De passage à Phliente, Pythagore a eu de nombreux échanges avec le souverain de cette ville, Léon. Ce dernier, impressionné par Pythagore, lui demandait sur quel art il s'appuyait, Pythagore répond qu'il ne connaît pas un seul art mais qu'il est philosophe. Le souverain lui demanda de lui indiquer les traits à partir desquels il est possible d'identifier un philosophe, Pythagore de répondre que ce sont ceux qui « observent avec soin la nature, ce sont ceux-là qu'on appelle amis de la sagesse c'est à dire philosophes ». En fait, Pythagore se présentait en « philosophos » (amoureux du savoir) et non en « sophos » (savant). Pour mieux se faire comprendre, il compare la vie à une foire et dit : « La vie des hommes est semblable à ces grandes assemblées qui se réunissent à l'occasion des grands jeux publics de

la Grèce où les uns se rendent pour vendre et acheter, d'autres pour gagner des couronnes, d'autres enfin pour être simples spectateurs. De la même manière, les hommes venus dans ce monde recherchent les uns de la gloire, d'autres les biens matériels et d'autres, un petit nombre, se livrent à la contemplation, à l'étude de la nature des choses : ce sont les philosophes ».

•Yyriot, le mot « Philosophie » vient du grec philo-Sophia que l'on traduit généralement par « amour de la sagesse ». Philo signifiant amour et Sophia, sagesse. Dans l'expression « amour de la sagesse », l'amour désigne une recherche, une conquête, une quête ou un désir. Le mot sagesse signifie ici la connaissance. Par sagesse, Descartes entendra « une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts » (Lettre préface des Principes). Le philosophe apparaît ainsi dans une posture de recherche de sagesse sans prétendre l'atteindre. A ce propos, Karl Jaspers disait : « L'essence de la philosophie c'est la recherche de la vérité, non sa possession. Faire de la philosophie, c'est être en route ». Selon les stoïciens, l'objectif du philosophe, c'est plutôt la recherche du bonheur ou de l'ataraxie c'est-à-dire absence de trouble ou la paix de l'âme. Pour Leibniz, la philosophie serait inutile si elle ne permettait pas aux hommes d'être heureux. « A quoi sert-il de philosopher, si la philosophie ne me permet pas d'être heureux ? », dit-il. C'est pourquoi toutes les philosophies, le stoïcisme et l'épicurisme y compris, ont pour fonction de rechercher le bonheur.

•II- Les origines de la philosophie

a. Origine historique

Pour beaucoup d'historiens, la philosophie serait apparue au 6^{ème} siècle avant Jésus Christ dans la Grèce antique à Milet. Il y avait dans la cité grecque

certaines conditions politiques, économiques et sociales qui favorisaient la réflexion philosophique et qui expliquent justement la naissance de cette discipline en Grèce. Mais certains attribuent à la philosophie une origine africaine en soutenant qu'elle est née en Egypte, et c'est la conviction de **Cheikh Anta Diop**. Dans son livre Civilisation et barbarie, il soutient que les Grecs n'ont fait que recopier les œuvres égyptiennes. Il écrit à ce sujet : « Les Grecs initiés en Egypte s'approprient tout ce qu'ils apprennent une fois rentrés chez eux ». Mais la thèse la plus répandue est celle qui situe l'origine de la philosophie en Grèce au 6^{ème} siècle avant Jésus Christ. Certes, les Grecs n'ont jamais nié avoir appris auprès des Egyptiens, mais ils ont utilisé leurs connaissances dans le but d'une perspective radicalement nouvelle, d'où la phase de rupture entre les anciennes manières d'expliquer l'univers et la toute nouvelle manière de l'expliquer. C'est pourquoi au 6^{ème} siècle, il s'est produit ce que les historiens appellent le « miracle grec », c'est à dire le déploiement de l'esprit en terre grecque. Et c'est ce qui fait dire à Pierre Hadot que « c'est en eux que réside véritablement l'origine de la philosophie, car ils ont proposé une explication rationnelle du monde ». Martin Heidegger de confirmer ces propos en soutenant que la « la philosophie parle grec ».

b- Origine causale

Selon Platon, c'est l'étonnement qui est à l'origine ou la cause de la philosophie. Dans le Théétète, il fait dire à son maître Socrate que la philosophie est fille de l'étonnement. L'étonnement est une réaction de surprise, de stupeur ou d'émerveillement devant ce qui est nouveau, inhabituel, inconnu. Après s'être étonné, l'homme s'interroge. Il lui faut alors trouver des réponses aux questions angoissantes. Dans la Métaphysique, au livre A, chapitre 2, Aristote écrit : « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques ».

L'étonnement philosophique signifie arrêt admiratif devant une chose inhabituelle, mais aussi devant une chose habituelle. Mais les hommes ne s'étonnent que devant un phénomène qu'ils ne comprennent pas. Or, les phénomènes qui sont les plus communs nous échappent souvent, et le sentiment de connaître ce que l'on voit n'est souvent qu'une illusion. Selon le philosophe allemand Arthur Schopenhauer, « avoir l'esprit philosophique, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours, de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire ». On peut donc dire que l'étonnement se produit devant ce qui est habituel et dont la nature nous offre chaque jour le spectacle. On retrouve la même idée chez Bertrand Russel qui dit : « Dès que nous commençons à penser conformément à la philosophie, au contraire, nous voyons que même les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne posent des problèmes auxquels on ne trouve que des réponses incomplètes ».

Pour les Milésiens, chez qui la philosophie est née, c'est l'étonnement qui engendre la philosophie. L'étrangeté d'un phénomène, au lieu de susciter le sentiment du divin, éveille plutôt l'esprit en forme de questions.

c-Philosophie et sens commun

Le sens commun est un ensemble d'opinions, de croyances et de certitudes tenues pour vraies et supposées indiscutables. C'est ce que Martin Heidegger appelle le « on » qu'on retrouve dans la formule « on a dit ». Ce n'est pas parce qu'on a dit une chose que c'est vrai. Les certitudes du sens commun sont partagées par la majorité de la société, mais elles peuvent se révéler fausses comme les superstitions, les préjugés, les illusions et les dogmes. L'homme du sens commun ne se pose pas de question, il pense que le monde est évident. Il prend les choses telles qu'elles sont et n'a pas besoin de se poser des questions. Comme le dit Bertrand Russel, l'homme du sens commun c'est celui qui « n'a

reçu aucune teinture de philosophe » et il est « prisonnier de préjugés dérivés du sens commun, des croyances habituelles à son temps ou à son pays ». Russel dégage ici l'identité de l'homme du sens commun. Ce dernier ne critique pas et ne s'interroge pas sur ce que tout le monde a dit. Contrairement à lui, le philosophe encourage l'esprit critique. Il s'arme du doute pour examiner et analyser tout ce qu'on lui dit. Il se méfie des traditions, des coutumes et remet tout en cause comme l'a enseigné Vladimir Jankélévitch qui dit : « Philosopher revient à ceci : se comporter à l'égard du monde comme si rien n'allait de soi » (La Mauvaise Conscience). En d'autres termes, pour le philosophe, rien n'est évident.

Le but de la philosophie est de corriger les fausses certitudes, les illusions et erreurs du sens commun ou de la philosophie elle-même. Elle est une critique de tous les savoirs, opinions, croyances, réflexions philosophiques etc. L'esprit critique se manifeste par une remise en question ou, du moins, une « mise à questions » de toute affirmation, de tout jugement. La critique est une exigence fondamentale de la philosophie. Elle constitue, selon Marcien Towa (philosophe camerounais contemporain), le début véritable de l'exercice philosophique. Il dit à ce sujet : « La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. Pour le philosophe, aucune donnée, aucune idée si vénérable soit-elle, n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique ».

d-Conflit entre la philosophie, la société et la religion

Le philosophe est mal vu dans la société à cause de son esprit subversif, critique et contestataire. C'est ce qui explique le conflit qui oppose la philosophie à la religion, mais aussi à la société. La religion est fondée sur des vérités absolues que le croyant admet sans en douter, alors que c'est le doute qui constitue le fondement de la philosophie. Car la philosophie est une entreprise qui va en

guerre contre tous les savoirs constitués en dogmes, elle s'inscrit dans la dynamique perpétuelle de remise en question.

La question des rapports entre la philosophie et la société se pose parce que la philosophie est victime de préjugés souvent négatifs. Ces rapports sont parfois caractérisés par une violente attitude de rejet, car le philosophe est souvent perçu comme un homme marginal qui a des comportements atypiques. La philosophie n'a pas manqué de connaître des heurts plus ou moins durs avec la société. C'est le cas d'Anaxagore qui a été forcé à l'exil pour athéisme et qui, par la suite, a payé une lourde amende. Protagoras aurait tombé du haut d'une falaise en fuyant Athènes où il était accusé d'athéisme. Socrate a été condamné à mort sous les chefs d'accusation de corruption des mœurs de la jeunesse et d'impiété, mais aussi de rejet des lois de la cité. Giordano Bruno a été brûlé vif pour sa théorie de l'univers infini (contre Aristote pour qui l'univers est fini), son rejet de la transsubstantiation de la trinité, son blasphème contre le Christ et sa négation de la virginité de Marie. Spinoza a été excommunié et exclu de la synagogue pour sa théorie de l'immanence de Dieu. Galilée a failli être condamné à mort pour avoir soutenu que la terre est ronde et qu'elle tournait autour du soleil. Il a finalement été contraint à changer d'avis pour avoir la vie sauve.

C'est dire que bien des philosophes ont souffert pour avoir défendu des positions que l'Eglise ne partageait pas. Pour rappel, la philosophie a été la servante de la théologie pendant plusieurs siècles, et il était inadmissible qu'un penseur soutienne des théories contraires à celles de l'Eglise. Les hommes de l'Eglise utilisaient la philosophie, surtout les textes d'Aristote, pour confirmer les écritures saintes. Tous ceux qui défendaient des pensées qui remettaient en cause les écritures saintes en faisaient les frais. C'est au 18^{ème} siècle, dit siècle des Lumières, que la philosophie est enfin sortie de la tutelle de la religion grâce à de libres penseurs comme Voltaire, Diderot etc. Le siècle des Lumières a ainsi ouvert une ère où les philosophes pouvaient s'en prendre à la religion

sans craindre des représailles. Les adversaires les plus redoutables de la religion sont incontestablement Nietzsche, Marx et Auguste Comte qui considèrent que la religion et Dieu sont une invention de l'homme. Marx dira que « la religion est l'opium du peuple » tandis que Nietzsche, dans une formule osée, annoncera que « Dieu est mort ».

III-Histoire de la philosophie

Faire l'histoire de la philosophie revient à étudier les différentes doctrines philosophiques. L'histoire de la philosophie consiste à reconstruire, comprendre, interpréter et critiquer les positions et thèses des penseurs comme Platon, Aristote, Descartes, Kant, Hegel etc. Nombre de penseurs en appellent aux philosophies antérieures pour les appuyer, pour s'en inspirer ou encore pour les critiquer. L'histoire de la philosophie peut être divisée en trois époques : la philosophie antique, la philosophie médiévale et la philosophie moderne.

-La philosophie antique

La question fondamentale qui occupait les philosophes de l'antiquité était celle du principe de toute chose. Cette époque a rendu célèbres des philosophes dits présocratiques comme Thalès qui tenait l'eau pour le principe de toute chose et Anaximandre qui soutenait que le principe premier dont dérive toute chose est une substance infinie qu'il appelait apeiron. Anaximène, désignait l'air comme l'élément dont est composée toute chose. Héraclite affirma que le feu constitue l'élément fondamental de l'Univers. Empédocle estime que toute chose est composée de quatre éléments irréductibles : l'air, l'eau, la terre et le feu. Pythagore enseignait que l'âme est prisonnière du corps, qu'elle sera délivrée de celui-ci après la mort et réincarnée dans une nouvelle forme de vie. C'est cette même théorie que Platon, maître d'Aristote, a développée. Mais le philosophe

le plus célèbre est incontestablement Socrate pour qui philosopher ce n'est pas savoir beaucoup de choses mais se conduire d'une manière vertueuse. L'antiquité grecque est également marquée par des écoles philosophiques comme l'épicurisme fondé par Epicure, le stoïcisme fondé par Zénon et le scepticisme fondé par Pyrrhon. Ces écoles s'intéressaient à la question « comment bien vivre ? ». Pour elles, la philosophie doit être comprise comme un mode de vie, non pas uniquement comme une réflexion théorique.

- La philosophie médiévale

La philosophie médiévale est constituée de penseurs musulmans et chrétiens qui, en cherchant des arguments convaincants, ont fait appel à la philosophie antique. Les ouvrages de Platon, d'Aristote et d'autres penseurs grecs furent traduits ou commentés par des érudits arabes comme Ibn Sinâ (Averroès), Ibn Rushd (Averroès) et Ghazali. En plus de ces penseurs arabes, il y a eu des penseurs occidentaux qui étaient à la fois philosophes et théologiens à l'instar de Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin et Saint Anselme. Ces philosophes musulmans et chrétiens ont tenté concilier la philosophie et la religion dans le but de fournir des fondements rationnels à leurs convictions religieuses.

- La philosophie moderne et contemporaine

Cette ère est marquée par les 18^{ème} 19^{ème} et 20^{ème} siècles. Au 18^{ème} siècle, la philosophie s'est libérée de la théologie et les philosophes n'avaient plus à craindre des représailles. La théologie n'avait plus de pouvoir sur la philosophie après plusieurs siècles de domination. Les philosophes les plus connus de cette époque sont Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Nietzsche, Rousseau, Jean Paul Sartre etc.

IV-Les écoles philosophiques de l'antiquité grecque

La philosophie doit être comprise comme une manière de vivre, non pas seulement comme une réflexion théorique. Autrement dit, être philosophe c'est vivre et agir d'une certaine façon. L'idée que la philosophie est un art de vivre a ainsi amené certains philosophes à imaginer qu'ils devaient guider les hommes et les aider à vivre correctement. Ceci explique la naissance, dans l'antiquité, d'écoles philosophiques comme le stoïcisme, l'épicurisme et le scepticisme.

- L'**épicurisme** fondé par Epicure soutient que le but de la vie est d'atteindre le maximum de plaisirs et d'éviter le maximum de douleur, c'est-à-dire chercher le plaisir et fuir la douleur. Pour Epicure, le plaisir résulte de la satisfaction des besoins qui sont de trois types : les besoins naturels et nécessaires (manger, boire et dormir), les plaisirs naturels et non nécessaires (les plaisirs sexuels par exemple) et les besoins ni naturels ni nécessaires (fumer, se droguer etc.). Les épicuriens disent que l'homme doit chercher la satisfaction des besoins naturels et nécessaires et éviter les excès. Ils estiment que « vivre heureux, c'est vivre caché », c'est-à-dire fuir la gloire, la richesse, le pouvoir etc. qui peuvent être source de souffrance. En sommes, pour les épicuriens, tout ce dont la possession engendre plus de douleur que de plaisir (pas au sens d'érotisme mais d'ataraxie) est à éviter. Ils recommandent de vivre loin des excès, de la luxure et d'adopter une conduite sobre. « Un peu d'eau, un peu de pain, un peu de paille pour dormir, un peu d'amitié suffisent pour être heureux », disent-ils.

- Le **stoïcisme** fondé par Zénon rejette les biens matériels. Les stoïciens enseignaient qu'on ne peut atteindre la liberté et la tranquillité qu'en étant insensible au confort matériel et à la fortune. Ils enseignent que chaque être humain est une partie de Dieu et que tous les hommes constituent une famille universelle. Les stoïciens font également la différence entre ce qui dépend de nous (nos pensées) et ce qui ne dépend pas de nous (les décrets de Dieu). Ils recommandent à l'homme d'accepter courageusement ce qui lui arrive et qui ne dépend pas de lui. Parmi leurs slogans, on peut retenir celui-ci : « Supporte et abstiens-toi » et ce n'est qu'à cette condition que l'homme vivra heureux.

L'homme doit savoir souffrir en silence et accepter tout ce qui ne dépend pas de lui. C'est ce que les stoïciens résument en ces mots : « Le destin mène celui qui veut et traîne ce qui ne veut pas ».

- Le **scepticisme** fondé par Pyrrhon considère que l'homme ne peut atteindre ni la vérité ni la connaissance ni la sagesse. Pour les sceptiques, le chemin du bonheur passe par une suspension complète du jugement. Leur philosophie, c'est que rien n'est vrai. Contrairement au doute méthodique de Descartes qui est provisoire, le doute des sceptiques est permanent, ils doutent pour le plaisir de douter.

- **V-Caractéristiques de la réflexion philosophique**

La réflexion philosophique est caractérisée par la critique. L'esprit critique est un esprit d'analyse et d'examen ; il s'oppose au sens commun. Philosophier, c'est se poser des questions en permanence et Karl Jaspers l'a résumé en ces termes : « Les questions en philosophie sont plus essentielles que les réponses et chaque réponse devient une nouvelle question ». En philosophie, les questions ne sont pas posées, elles se posent ; mieux, elles s'imposent. Parler des caractéristiques de la réflexion philosophie revient à dire ce qu'est la philosophie et à l'opposer au mythe, à la religion et à la science.

1-Philosophie et mythe

Le mythe est un récit imaginaire où interviennent des êtres surnaturels dont l'action serait à l'origine du monde. Le récit mythique est cru de façon dogmatique par les membres du groupe social, on ne le critique pas : on y croit sans chercher à avoir des preuves. Exemple de mythe, on peut citer l'histoire d'Adam et d'Eve. En effet, d'après les religions révélées, Adam et Eve ont été chassés du paradis pour avoir désobéi à Dieu. Ensuite, ils ont été envoyés sur

terre où ils seront obligés de travailler pour vivre. Ce récit a pour fonction de justifier l'origine du travail. Mais, il ne faut pas croire que le mythe est irrationnel. Au contraire, elle témoigne d'une « rationalité » certes différente de la pensée philosophique. En fait, à l'instar de la philosophie, le mythe aussi cherche à fournir une explication du monde, des phénomènes divers pour apaiser la curiosité humaine. Fondamentalement, la différence réside dans le fait que là où la philosophie se pose des questions, le mythe apporte des réponses. Au demeurant, la philosophie et le mythe sont deux domaines de la raison, mais différents par la démarche. Ils s'efforcent d'apaiser la curiosité insatiable de l'homme.

Le mythe a pour fonction de justifier ce qui existe, de dire comment les choses sont ce qu'elles sont et pourquoi les hommes doivent adopter tels comportements. Il est irrationnel alors que la philosophie est rationnelle. Là où la philosophie se pose des questions sans prétendre les solutionner, le mythe lui, apporte des réponses à toutes les questions de l'homme pour apaiser sa curiosité. Dès l'avènement de la philosophie, le mythe devait être dépassé. Pourquoi est-il toujours présent dans l'œuvre de Platon ? Quelle place occupe-t-il dans sa philosophie ? Dans l'œuvre de Platon, le mythe a une fonction pédagogique. Pour expliquer quelque chose, Platon part de ce que les Athéniens connaissent. Autrement dit, il les retrouve dans leurs croyances pour leur expliquer des vérités a priori inaccessibles par la raison. En bref, la philosophie se sert du mythe comme moyen d'illustration d'un argument.

2-Philosophie et religion

Les rapports entre la philosophie et la religion ont souvent été difficiles. Un conflit existe entre elles : le philosophe est perçu comme un athée tandis que le religieux est vu comme un borné ou comme quelqu'un qui ne réfléchit pas. Tiré du latin religare, la religion signifie lien que l'homme entretient avec une force

extérieure nommée Dieu et qui exige une soumission à lui. La religion est censée dire une vérité absolue, incontestable, indiscutable pour le croyant. Ce dernier considère comme vrai tout ce que disent les textes sacrés et il interprète toutes choses en fonction de la religion. La religion est fondée sur la foi et repose sur des dogmes, c'est à dire des vérités absolues. A l'opposé, le discours philosophique est humain, libre et critique. Ce n'est plus Dieu qui parle aux hommes, mais c'est un homme qui s'adresse à ses semblables. Pour toutes ces raisons, la religion s'oppose à la philosophie qui, elle, est fondée sur l'esprit critique alors pour le croyant, le doute n'est pas permis. Le philosophe doit avoir un esprit de doute et de remise en question. Avec son esprit libre et critique, il s'attaque à tout, même à la religion. Cette dernière va ainsi subir des critiques de la part de philosophes comme Karl Marx qui la considère comme « l'opium du peuple ». Pour lui, c'est l'homme qui a inventé Dieu. Nietzsche, pour sa part, proclame la mort de Dieu, tandis que Sartre fera de l'existence de Dieu une présence sans incidence sur le monde. A travers ces philosophes athées, il est aisé de constater que philosophie et religion ont eu des rapports complexes depuis leur origine, mais il serait exagéré d'y voir une opposition radicale. Loin de s'exclure, elles entretiennent une relation réciproque.

Certes, elles n'ont pas le même fondement, car la philosophie repose sur la raison et la religion sur la foi. Mais à bien des égards, elles traitent des mêmes questions. En effet, toutes les questions que soulèvent la métaphysique comme celles qui sont liées à Dieu, à l'âme, au destin etc. trouvent leur réponse dans la religion, de sorte qu'on a pu dire que la philosophie pose des questions et la religion y apporte des réponses. C'est ce que montre Blaise Pascal selon qui la religion et la philosophie sont deux genres distincts. A son avis, l'homme est raison et cœur et il peut atteindre la vérité soit par le cœur soit par la raison. Mais Pascal précise qu'il y a des choses que la raison ne peut pas savoir à l'exemple de Dieu, et c'est au cœur de le sentir. C'est pourquoi il dit que « Dieu ne se prouve pas, il s'éprouve ». Poursuivant cette même idée, il affirme dans sa

Pensée 277 : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Saint Augustin parle d'une ressemblance entre religion et philosophie. Pour lui, il y a une similitude entre les textes bibliques et ceux de Platon. Il sera amené à conclure que la philosophie ne peut nous permettre d'atteindre la vérité et qu'elle doit se subordonner (soumettre) à la religion. Saint Thomas d'Aquin pense lui aussi que foi et raison peuvent atteindre la vérité, mais il accorde la supériorité à la foi. Spinoza soutient que entre la philosophie et la religion, il n'y a pas de parenté. Il dit : « Ni la théologie ne doit être servante de la raison, ni la raison celle de la théologie, mais l'une et l'autre ont leur royaume propre ».

Notes

Philosophie et science

-L'histoire d'une rupture:

Philosophie et science sont nées au 6^{ème} siècle avant Jésus Christ à partir d'une rupture avec les premières approches du réel. Insatisfaits des explications données par le mythe, la magie et la religion, les premiers penseurs vont expliquer le cosmos en faisant appel à la raison. On assiste, dès lors, à la naissance de la pensée rationnelle. Ces premiers penseurs étaient en même temps des philosophes et des savants à l'instar de Thalès, de Pythagore, d'Euclide, d'Archimède etc. Philosophie et science ont donc cheminé ensemble pendant longtemps. Mais petit à petit, les sciences se détachèrent de la philosophie et constituèrent, chacune, un objet et une méthode spécifiques. C'est à ce titre qu'on a pu dire que « la philosophie est comme une femme en ménopause qui a cessé de procréer et dont les enfants devenus adultes n'ont cessé de se démarquer d'elle pour se constituer en disciplines autonomes ».

A l'origine, la philosophie était présentée comme la mère de toutes les sciences. Elle était une discipline encyclopédique, répondant au vœu d'Aristote qui la définissait comme le « savoir de la totalité ou la totalité du savoir ». Au fil des siècles, les progrès des sciences finissent par prendre le dessus en rendant impossible la maîtrise du savoir total par un seul homme. La philosophie comme savoir encyclopédique devient ainsi chimérique. La science prit alors son autonomie avec Francis Bacon qui, au début du 17^{ème} siècle, inaugure la rupture en introduisant la méthode expérimentale. Dans le même siècle, suivirent la physique avec Newton et Galilée, l'astronomie de Kepler. Au 18^{ème} siècle, la biologie fera de même et les sciences sociales au 20^{ème} siècle conclurent définitivement la séparation entre la philosophie et la science. Il ne

sera désormais laissé à la philosophie que la logique et la métaphysique. Ainsi, de la pensée encyclopédique du philosophe comprenant tous les domaines du savoir, émerge la pensée du scientifique qui porte sur un objet particulier avec une méthode d'étude particulière.

- Différence de méthodes, d'orientations et de préoccupations:

La science est caractérisée par son objectivité alors que la philosophie est marquée par la subjectivité. Lorsque les philosophes posent la même question, ils y apportent des réponses différentes, subjectives. C'est parce que chaque philosophie exprime les sentiments de son auteur, ses convictions personnelles, ses croyances. Il y a une pluralité en philosophie alors que dans les sciences il y a une unité. La science est caractérisée par son exactitude parce qu'elle produit les instruments de vérification de ses théories. La procédure de la science est particulière : elle passe par l'observation, l'hypothèse, l'expérimentation, la vérification et l'élaboration d'une loi universelle. La science dit ce qui est en se posant le « comment », mais la philosophie s'intéresse à ce qui devrait être et se pose le « pourquoi ». Quand le savant se demande comment les choses se produisent, le philosophe, par la spéculation, se demande le pourquoi des choses. La science va du sujet vers l'objet : elle est cosmocentrique alors que la philosophie va du sujet vers le sujet : elle est humaniste. Par exemple Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi l'homme existe-t-il pour mourir ? Philosopher revient à se placer du point de vue axiologique, c'est-à-dire s'interroger sur la valeur de la connaissance, de l'intérêt de l'existence etc. Où va l'homme ? D'où vient-il ? Que lui est-il permis d'espérer ? Quelle est sa destinée ? Ce sont là sont des questions intrinsèques à la philosophie.

La philosophie et la science ne s'opposent pas radicalement. Elles sont, à bien des égards, complémentaires. Car la philosophie réfléchit sur la science et c'est ce qui fonde l'épistémologie. La philosophie redevient une conscience de la science et non une concurrence pour celle-ci. Elle s'érige en gardienne face aux

dangers multiples que l'usage des découvertes scientifiques fait courir à l'humanité. Pierre Fougereyrollas écartait toute compétition entre la science et la philosophie en affirmant : « Toute compétition entre la science et la philosophie serait ruineuse pour celle-ci ».

Par ailleurs, même si la science est une connaissance exacte, elle a cependant des limites internes et des limites externes. Les limites externes concernent toutes les questions qui sont hors de son domaine d'investigation, ce sont les questions métaphysiques ou éthiques. Ces préoccupations sont prises en compte par la philosophie. Les limites internes se rapportent à la connaissance scientifique qui n'est pas figée, immuable : elle progresse, ce qui explique le progrès scientifique. Il faut souligner, enfin, que la science peut avoir sur l'homme un impact positif comme négatif (les armes, les manipulations génétiques, la pollution de l'air etc.). Et c'est précisément à ce niveau que la philosophie intervient pour réfléchir sur la science. Cette réflexion est appelée épistémologie.

La philosophie refuse toute définition et toute délimitation

Pythagore enseignait que l'âme est prisonnière du corps, qu'elle sera délivrée de celui-ci après la mort et réincarnée dans une nouvelle forme de vie, supérieure ou inférieure selon le degré de vertu auquel elle est parvenue. La fin suprême de l'homme serait de purifier son âme en cultivant les vertus intellectuelles, en s'abstenant des plaisirs sensuels et en accomplissant divers rites religieux. Il dit : « La vie des hommes est semblable à ces grandes assemblées qui se réunissent à l'occasion des grands jeux publics de la Grèce où les uns se rendent pour vendre et acheter, d'autres pour gagner des couronnes, d'autres enfin pour être simples spectateurs. De la même manière, les hommes venus dans ce monde recherchent les uns de la gloire, d'autres les biens matériels et d'autres,

un petit nombre, se livrent à la contemplation, à l'étude de la nature des choses : ce sont les philosophes »

Autre version : celle de (Diogène Laërce : Vies des philosophes). Pythagore compare la vie à une foire et dit : « Dans la foule qui y assiste, il y a trois groupes distincts : les premiers viennent pour lutter, les autres pour faire du commerce et les autres encore qui sont des sages se contentent de regarder. De même dans la vie, les uns sont nés pour être esclaves de la gloire ou de l'appât du gain, les autres qui sont des sages ne visent que le savoir. »

La philosophie serait née de l'échec des premiers modes de connaissance à satisfaire la curiosité des hommes. Il s'agit du mythe, de la magie et de la religion.

Calliclès a adressé à Socrate une critique en lui reprochant de toujours se consacrer à la réflexion philosophique et il prétend que le plus important c'est la recherche des richesses matérielles et du pouvoir. Cette priorité accordée aux biens mondains peut être résumée dans cette célèbre formule : « Vivre d'abord, philosopher ensuite ».

Karl Jaspers : « La philosophie se trahit elle-même lorsqu'elle dégénère en dogmatisme, c'est-à-dire en un savoir, ni en formule définitive, ni complète »
« L'étonnement engendre l'interrogation et la connaissance ».

Gaston Bachelard : Deux hommes, s'ils veulent s'entendre, ont du se contredire ; la vérité est fille de discussion, non pas fille de sympathie »

L'histoire de la philosophie présente une multiplicité de systèmes philosophiques au point que l'on se demande si cette diversité ne serait pas un argument contre la philosophie. Chaque philosophe vante sa conception,

prétendant qu'elle vaille mieux. Mais aucune philosophie n'a pu enterrer l'autre, et c'est ce que dit Georges Gusdorf dans *Traité de métaphysique* : « Aucune philosophie n'a pu mettre fin à la philosophie bien que ce soit le vœu secret de toute philosophie ». Cette diversité de points de vue n'est pas pour autant un handicap pour la philosophie. Au contraire, elle lui permet de s'enrichir de nouvelles idées.

Différences entre science et philosophie

Différences de préoccupation : La philosophie se caractérise par ce désir d'expliquer l'homme tant du côté de son comportement (psychologie), du côté de son milieu social (sociologie, anthropologie) que du côté de ses relations avec d'autres êtres supérieurs (métaphysique). Elle place l'homme au cœur de ses préoccupations, ce qui n'est pas le cas de la science qui se limite à expliquer les phénomènes de la nature, considérant l'homme absent de ses analyses, d'où son objectivité. Conséquence, la science est cosmocentrique alors que la philosophie est humaniste.

Différence d'orientation : La science va du sujet vers l'objet alors que la philosophie va du sujet vers le sujet. Philosophier revient à se placer du point de vue axiologique, c'est-à-dire s'interroger sur la valeur de la connaissance, de l'intérêt de l'existence etc. Où va l'homme ? D'où vient-il ? Que lui est-il permis d'espérer ? Quelle est sa destinée ? Là sont des questions intrinsèques à la philosophie. Quand le savant se demande comment les choses se produisent, le philosophe, par la spéculation, se demande le pourquoi des choses. Par exemple, pourquoi y a-t-il de monde plutôt que rien ? Pourquoi l'homme existe-t-il pour mourir ?

Platon dit dans la République ce qu'il faut pour qu'une société soit bien gouvernée. Pour lui, chaque classe sociale doit respecter sa place et que les philosophes soient rois ou bien que les rois soient des philosophes.

Pierre Fougeyrollas exposant la conception du sens commun de la philosophie

L'activité scientifique, selon Pierre Fougeyrollas, nous conduit de victoire en victoire pendant que la philosophie paraît une activité oiseuse. Fougeyrollas met l'accent sur l'inutilité et l'inefficacité de la philosophie devant les progrès scientifiques spectaculaire dans les domaines de l'automobile, de l'audiovisuel, de la téléphonie, de l'astronomie, de l'ordinateur, de la conquête de l'espace etc. Il ajoute : « Comparée aux techniques, l'activité philosophique semble inefficace, inutile, parasitaire ». Fougeyrollas expose ici la conception que l'homme du sens commun a de la philosophie. Il utilise les verbes paraître et sembler pour montrer que c'est l'homme du sens commun qui voit ainsi la philosophie.

Aristote (Métaphysique) « Tous les hommes ont, par nature, le désir de connaître »

Kant Critique de la raison pure : « on ne peut apprendre aucune philosophie... on ne peut qu'apprendre à philosopher. »

Gusdorf « aucune philosophie n'a pu mettre fin à la philosophie bien que ce soit le vœu secret de toute philosophie. » (Traité de métaphysique).

En réalité, chaque point de vue enrichit le débat philosophique car comme le montre Hegel « quelle que soit la diversité des philosophies, elles ont ce trait commun d'être de la philosophie. » (Phénoménologie de l'esprit).

Kant « Aie le courage de te servir de ton propre entendement » (Réponse à la question : qu'est-ce les Lumières?)

Deschoux : « Ce que la raison ne peut expliquer, le mythe permet au moins de le dire » (Platon ou le jeu philosophique).

Karl Jaspers « L'homme ne peut se passer de la philosophie...Aussi est-elle présente partout et toujours. »

Même si elles semblent divergentes, la philosophie et la science sont complémentaires, car les faiblesses de l'une sont la force de l'autre et vice versa.

La philosophie est née de la critique du mythe. Elle est née du mythe mais contre le mythe, pour parler comme Jean Pierre Vernant. Dans les mythes, on invoque des êtres surnaturels pour donner un sens à la réalité. Or, les premiers philosophes vont partir plutôt de la réalité elle-même pour chercher à connaître le monde. Au lieu de se limiter à la simple imagination, ils utilisent la raison comme principal instrument et donnent une explication rationnelle de la réalité.

Jean Jacques Rousseau affirme que les philosophes sont des charlatans dangereux qui n'ont produit que des « ouvrages (...) d'où s'exhale la corruption des mœurs » ?

Chapitre II _____ LES GRANDES INTERROGATIONS PHILOSOPHIQUES

LA MÉTAPHYSIQUE, L'ANTHROPOLOGIE ET L'AXIOLOGIE

Introduction

Il est de la nature de l'homme de s'intéresser obstinément à ce qui le dépasse comme Dieu, le destin et l'âme. Outre sa propre nature, les concepts de Bien et de Mal constituent des sources d'interrogation. Selon Kant la question philosophique par excellence est « **Qu'est-ce que l'homme ?** ». Elle résume les trois questions fondamentales de la raison que sont : « **Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?** ». Ces questions ont toujours intéressé l'homme qui, dès lors, se trouve au centre des grandes questions philosophiques d'ordre anthropologique, axiologique et métaphysique. Il lui faut trouver des réponses à ces problèmes inévitables pour satisfaire sa curiosité intellectuelle.

I. La métaphysique

1. L'histoire d'un vocable

Dans l'existence de toute chose, il y a des aspects physiques ou sensibles et des aspects métaphysiques ou intelligibles. Est métaphysique tout ce qui existe et qu'on ne peut saisir par les 5 sens. La métaphysique est composée du suffixe « méta » qui veut dire au-delà et du radical « physique » qui signifie physis ou nature en grec. On doit le terme métaphysique à **Andronicos de Rhodes** (1^{er} siècle avant J. C.) qui, en procédant à la classification des œuvres d'Aristote, a remarqué qu'il y a parmi ces œuvres qui ne traitaient ni de politique, ni d'éthique, ni de logique c'est-à-dire du cadre physique ou terrestre. Ces écrits traitaient de l'âme, du monde, de Dieu etc. qui

sont des objets situés au-delà du monde sensible. Andronicos de Rhodes les classa sous le nom de « méta ta physica » ou Métaphysique. Mais les expressions qu'**Aristote** avait retenues étaient « la science des premiers principes et des premières causes » ou « la philosophie première », ou encore « la science de l'Être en tant qu'être ». A travers ces différentes appellations qui signifient la même chose, Aristote se demandait s'il existe un être qui serait à l'origine de tous les autres êtres. Un être sans lequel tous les autres êtres ne seraient pas, un être qui serait au-dessus de tout le monde, qui serait unique, éternel, infini et parfait. Ainsi, on peut se rendre compte que toutes ces propriétés ne sauraient appartenir à un être humain, car l'homme est faillible et imparfait. Ces propriétés appartiennent, au contraire, à Dieu. Au-delà de son aspect divin, la métaphysique recherche l'origine ultime des choses ou leur sens à travers la question du pourquoi. D'ailleurs, **André Lalande** la définit comme « la connaissance de ce que sont les choses en elles-mêmes par opposition aux apparences qu'elles présentent » ou encore « la connaissance des êtres qui ne tombent pas sous les sens ».

2- Les défenseurs de la métaphysique

La métaphysique va régner jusqu'au moyen âge et retiendra l'attention de **Descartes**. Ce dernier cherchait un fondement à la philosophie et il l'a obtenu dans la métaphysique. On peut retrouver l'idée de la métaphysique comme fondement de toute chose dans l'exemple de l'architecture. En d'autres termes, la résistance d'un bâtiment dépend de son fondement : plus le fondement est solide, plus le bâtiment est solide. Mais si le fondement est fragile, le bâtiment risque de s'écrouler. Dans une célèbre métaphore, **Descartes** fait cette comparaison : « La philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique et les branches qui se réduisent à trois principales que sont la médecine, la mécanique et la morale ». Ces deux exemples montrent l'importance de la métaphysique, car ni le fondement du bâtiment ni les racines de l'arbre ne sont visibles, et pourtant sans eux rien ne peut tenir. Ce qui signifie que toute chose visible repose sur de l'invisible.

Le but de la métaphysique est de saisir par la raison la réalité cachée, celle qui est voilée et qui se situe derrière le monde des apparences. Mais est-il possible d'accéder à cette réalité ? Oui répond **Platon**. A son avis, l'homme peut accéder aux Idées, c'est-à-dire au monde intelligible, monde de la vérité, opposé au monde sensible fait d'erreurs et d'illusions. Selon Platon, on ne peut faire de science que du monde intelligible. Du monde sensible, on ne peut rien connaître du fait qu'il est sans cesse changeant ; en plus de cela les sens trompent. La vraie connaissance est celle des essences qui sont immuables, éternelles. Descartes considère également qu'on peut connaître le monde intelligible. Pour lui, la métaphysique est la première des sciences et la science sans laquelle aucune autre science n'est possible. Mais d'autres philosophes rejettent la métaphysique qu'ils considèrent comme une pseudoscience et pensent qu'elle ne peut rien apprendre à l'homme de concret sinon l'enfoncer dans l'illusion de connaître les choses cachées.

3- Critiques de la métaphysique

La métaphysique a fait l'objet de plusieurs critiques de la part des matérialistes et des empiristes. Pour le matérialisme, toute connaissance passe nécessairement par l'observation des phénomènes et pour l'empirisme toute connaissance passe par l'expérience. Selon l'empiriste, **Hume**, la métaphysique pousse l'esprit à sortir du cadre du monde physique et elle n'est qu'illusions et sophismes. **Kant** sera influencé par Hume sur les limites de la raison, et il l'avoue en ces termes : « *Hume m'a réveillé de mon sommeil dogmatique* » (Prolégomènes à toute métaphysique future...). Selon Kant, il n'est pas possible de connaître le monde des noumènes comme Dieu, l'âme, le paradis, l'enfer etc. par opposition au monde des phénomènes, c'est-à-dire le monde dans lequel nous vivons. C'est ce qui l'a amené à fixer les limites de la raison. Cette dernière ne peut pas connaître Dieu, l'âme ou l'au-delà, c'est plutôt la foi qui les ressent. Et c'est ce qui pousse **Blaise Pascal** à dire : « *C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison* » ou encore « *Dieu ne se prouve pas, il s'éprouve* ». Voilà pourquoi la métaphysique, dans son projet de connaître le fond des choses par la raison, a échoué. Pour Kant, elle ne peut pas être une science. Et c'est

ce qui l'amène à dire que « *la métaphysique est un champ de bataille où il n'y a ni vainqueur ni vaincu* » (Critique de la raison pure). Même s'il ne la considère pas comme une science, Kant soutient que la métaphysique est un besoin vital pour l'homme.

Karl Marx, pour sa part, estime que la métaphysique est un instrument de domination des bourgeois sur les prolétaires. Les marxistes considèrent que la métaphysique est une fiction idéologique de la bourgeoisie. Ils estiment qu'elle doit être rejetée, car elle divertit les prolétaires au lieu de les conscientiser sur leur sort désolant ou de les aider à combattre les inégalités sociales. **Auguste Comte** s'est également dressé contre la prétendue supériorité de la métaphysique et rejette son statut de connaissance fondatrice ou supérieure. Pour Comte, la métaphysique est dépassée et il l'explique à travers la loi des trois états de l'esprit humain : la pensée théologique qui correspond avec l'enfance de la raison, la pensée métaphysique qui correspond avec l'adolescence de la raison et la pensée scientifique ou positive qui correspond avec la maturité de la raison.

Parmi les critiques les plus sévères contre la métaphysique, on peut retenir celles de **Nietzsche**. Pour lui, s'attacher à la métaphysique, c'est se conduire comme un « vaincu ». Il estime que ce sont les « vaincus » et les « ratés » de la vie concrète qui ont créé « *cet arrière monde métaphysique pour calomnier le monde concret* ». Nietzsche trouve que la métaphysique est au secours des impuissants qui n'ont rien à espérer de cette vie et qui, imaginativement, se créent un au-delà et Dieu pour pouvoir supporter leurs peines. Il dit à ce propos « *Soyez fidèles à la terre, l'au-delà n'existe pas* ». Et dans une autre formule de mise en garde, il dit : « *Méfiez-vous de tous ces prêtres qui vous font croire en un au-delà alors que nous n'avons pas épuisé le sens de la terre. Le sens de la vie mes frères, c'est le sens de la terre* ».

Malgré toutes ces critiques, peut-on dire que l'homme peut se passer de la métaphysique ? Non, diront certains philosophes qui pensent que l'homme a une disposition naturelle qui le porte à s'interroger sur son origine et son existence. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les propos de **Schopenhauer** selon lesquels « *l'homme est un animal métaphysique* ». En somme, même si la métaphysique n'est

pas une connaissance exacte, elle demeure quand même une préoccupation inévitable, d'où la réhabilitation de la métaphysique.

3- Nécessité et actualité de la métaphysique

En dépit des critiques qu'elle a subies, la métaphysique semble de plus en plus d'actualité face au désir et à la curiosité de l'homme de connaître ce qu'il y a au-delà de la terre. Pourtant, sur le plan technique ou matériel, la science satisfait l'homme en lui procurant beaucoup de choses. Mais sur le plan spirituel, la science est incapable de combler le besoin de l'homme et d'apaiser son angoisse sur des questions existentielles comme : **d'où venons-nous, où allons-nous, qu'est-ce que l'homme ?** Même si la science a investi plusieurs domaines de la vie de l'homme en essayant de le rendre heureux, elle n'a pas pu liquider la métaphysique qui demeure un besoin vital. C'est ce que montre **Kant** qui, bien qu'ayant récusé la métaphysique comme science, soutient qu'il est difficile sinon vain de vouloir y renoncer. Il dit : « *La métaphysique est pour l'homme un besoin vital et il serait illusoire de voir l'homme y renoncer un jour tout comme l'homme ne renoncerait pas à respirer sous prétexte que l'air serait pollué* ». C'est la même idée que l'on retrouve chez **Schopenhauer** selon qui l'homme est un animal métaphysique, c'est-à-dire un être qui ne peut pas se passer de questions qui le dépassent parce qu'il est curieux par nature. En vertu de cette curiosité, l'homme se pose des questions du genre : **d'où vient l'homme, où va-t-il, quel est le sens de la vie, le sens de la mort, existe-t-il une autre vie après la mort ?** etc. Pour montrer que la métaphysique n'est pas encore liquidée, **Georges Gusdorf** déclare : « *Loin d'affirmer la décadence de la métaphysique, il faudrait bien plutôt souligner qu'elle est, en un certain sens, universalisée, qu'elle a acquis une sorte de suprématie* ». Ceci pour dire que la métaphysique est inébranlable, elle est plus présente aujourd'hui qu'hier.

II- L'anthropologie

La question anthropologique est à la fois scientifique et philosophique. L'anthropologie se présente comme une étude ou une science de l'homme ou encore une interrogation sur l'homme, cet être particulier qu'on tente de saisir et de connaître de sorte que la question qui se pose est de savoir si on peut connaître l'homme. **Kant** fait de la question anthropologique une préoccupation majeure. Il dit que les trois questions de la philosophie sont : **Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?** Ces trois questions se ramènent à la question : « **Qu'est-ce que l'homme ?** », d'où une philosophie anthropologique chez Kant. L'anthropologie a pour projet une étude rationnelle de l'homme. Mais est-il possible d'avoir une connaissance rationnelle de l'homme ? Dans tous les cas, l'homme est une réalité dont on peut envisager l'étude sous plusieurs angles. Mais deux approches s'imposent : **l'approche métaphysique** et **l'approche scientifique**.

1- Approche métaphysique

Dans le vocabulaire technique et critique de la philosophie, **André Lalande** écrit « *L'anthropologie est la science de l'homme en général* ». Cette définition est celle que les philosophes métaphysiciens donnent de l'anthropologie. Ils cherchent le général et non le particulier. Ils cherchent ce qui permet d'unifier les différences, ce qui nous fait penser à **Aristote** pour qui il n'y a pas de science du particulier, il n'y a de science que du général. Dire que « *l'anthropologie est la science de l'homme en général* », c'est supposer qu'il existe chez tous les hommes un élément qui permet d'en faire un seul Homme malgré leurs différences : cet élément serait la raison. Selon Aristote, l'homme est un animal raisonnable. On retrouve la même définition chez Descartes qui considère que l'homme est une « *res cogitans* » (une substance pensante) ou encore « *une substance dont toute la nature n'est que de penser* ». En étudiant l'homme, la métaphysique met de côté tout ce qui est concret. Elle ne tient pas compte de ses aspects physiques ni même de ses rapports avec le milieu social. Elle étudie l'homme abstrait et non l'homme concret.

Une objection a été apportée à cette conception de l'homme par le médecin français, **Jean Itard** qui, en 1803, a prouvé que, laissé à lui-même dès sa naissance, le petit de

l'homme ne verrait jamais les pouvoirs de sa raison se manifester. Jean Itard est parti de l'expérience des enfants sauvages qui n'avaient développé aucune aptitude qui distingue l'homme de l'animal, c'est-à-dire la raison. Ces faits suffisent pour dire que l'homme n'a pas une nature figée, mais il se construit au cours de son histoire.

En résumé, la conception métaphysique de l'homme est très limitée, car elle ne tient pas compte du corps de l'homme, ni de ses rapports avec son milieu et ses semblables. C'est plutôt la conception scientifique qui s'intéresse à ses éléments.

2- Approche scientifique

L'anthropologie scientifique se présente sous diverses formes. Il y a **l'anthropologie économique** qui étudie la production et la répartition des biens de subsistance, **l'anthropologie politique** qui s'occupe des formes de pouvoir et **l'anthropologie religieuse** qui s'occupe des croyances et des rites. Il y a aussi **l'anthropologie physique** qui étudie les caractères physiques de l'homme tels que la taille, la couleur de la peau, le groupe sanguin, la forme du crâne, du nez, des cheveux etc., **l'anthropologie sociale** qui analyse les institutions et les croyances sociales etc.

Autant la conception métaphysique de l'homme est limitée, autant la conception scientifique est réductrice, car elle écarte tout aspect abstrait de son domaine d'investigation. Elle ne vise à appréhender que ce qui est concret chez l'homme. Or, ce qu'il y a de plus essentiel en l'homme, n'est-il pas plutôt d'ordre spirituel ? L'anthropologie scientifique ne risque-t-elle pas de saisir uniquement ce qui est superficiel chez l'homme ? L'anthropologie scientifique devrait plutôt collaborer avec l'anthropologie métaphysique pour faire ressortir tous les aspects humains : apparents (concrets) et cachés (abstraits).

3- L'anthropologie est-elle une science fiable ?

A la question : Est-il possible d'avoir une connaissance objective ou exacte de l'homme ?, il est possible de dire non car il y a des obstacles qui empêchent de connaître l'homme. En effet, l'impossibilité de la prévision des comportements de

l'homme empêche de fonder une science rigoureuse de l'homme. Le manque de séparation de l'objet étudié (l'homme) et du sujet qui l'étudie (l'homme) est aussi un obstacle pour parler de science. La preuve, mis dans les mêmes circonstances, deux ou plusieurs hommes peuvent se comporter de la même manière ou de manières différentes, alors que dans la même situation, deux morceaux de fer ou deux objets de la même nature ont la même réaction.

Rigoureusement parlant, l'homme n'est pas soumis au déterminisme. Dès lors, il serait illusoire, voire impossible de prétendre le connaître entièrement, car il est complexe et imprévisible. Par conséquent, on ne peut pas avoir une connaissance exacte de l'homme, on ne peut avoir qu'une connaissance approximative de lui.

III- L'axiologie

L'axiologie peut être définie comme la science ou l'étude des valeurs humaines. Celles-ci sont diverses et se retrouvent dans le domaine de la morale, de la politique, de la religion, de l'art etc. Les valeurs sont relatives d'une société à une autre et d'un groupe social à un autre. Chaque société est structurée autour de valeurs, de normes et de règles. C'est ainsi que les valeurs peuvent être variables, différentes d'une société à une autre. Mais dans le même temps, il faut reconnaître que beaucoup de sociétés partagent les mêmes valeurs, même quand elles sont éloignées les unes des autres. Les valeurs fixent des objectifs, des idéaux et orientent l'action des individus ; c'est un but parfois difficilement accessible. La valeur est comme un idéal, une croyance que l'individu ou le groupe aspire à réaliser. C'est un ensemble de principes que la société ou l'homme se donne et qui servent de boussole à la conduite. En ce sens, la valeur oriente les actions de l'individu et a pour objectif de rendre l'homme bon et meilleur. Parfois, les valeurs ont un caractère quasi-sacré au point qu'on est prêt à sacrifier sa vie pour les sauvegarder ou les réaliser.

Les religions par exemple se construisent autour de valeurs qui tendent toutes à rendre l'homme bon et meilleur. La philosophie aussi est porteuse de projet de société. Les philosophes indiquent un chemin, ils disent ce qui doit être à partir des fondements qu'ils posent et des principes qu'ils avancent. Ils interpellent toute

conscience humaine en proposant des valeurs humaines. C'est ainsi que depuis **Aristote**, avec son ouvrage Ethique à Nicomaque, plusieurs philosophes se sont intéressés aux valeurs. On peut citer **Kant** avec la Métaphysique des mœurs, **Rousseau** avec Emile ou de l'éducation, **Nietzsche** avec la Généalogie de la morale, Par-delà le bien et le mal etc. La valeur serait, pour ainsi dire, ce qu'on tente de préserver ou de perpétuer. Les valeurs sont toujours incarnées par des héros qu'on cite en exemple ou en modèle.

Les valeurs religieuses comme la paix, la tolérance, le respect de la vie humaine, la justice etc. coïncident généralement avec celles de la tradition. Les religions véhiculent des valeurs et influencent non seulement des cultures mais aussi des penseurs, des juristes, des législateurs de sorte que dans beaucoup de sociétés aujourd'hui les valeurs dominantes sont celles de la religion. Il faut signaler, par ailleurs, qu'il y a un conflit permanent dans beaucoup de sociétés entre des valeurs dites dominantes et des valeurs considérées comme marginales et perçues comme des anti-valeurs. En raison de ces conflits, une valeur morale universelle semble improbable dans un monde où les différences sont vécues sur le plan géographique, linguistique, ethnique, religieux etc. Certes, la philosophie et la religion n'ont pas le même fondement, mais elles aboutissent parfois aux mêmes conclusions. Le saint est modéré dans sa conduite et se tient loin des excès. Le philosophe aussi légifère et montre la voie à suivre. Il indique ce qui doit être et comment cela doit être. Le rôle que le saint joue dans la religion est le même que le sage joue dans la philosophie.

De même que les philosophes posent des valeurs, ils en renversent d'autres. A ce propos, **Nietzsche** se définissait comme un iconoclaste (celui qui brise les idoles). « *Je suis un iconoclaste, je brise les idoles et je taille en pièces les traditions des hommes* », disait-il. Pour lui, la sagesse n'est pas dans la modération, mais dans l'excès, l'affirmation de soi, la volonté de puissance. Nietzsche va jeter un regard généalogique sur les valeurs morales et parlera de la « *morale du ressentiment* », c'est-à-dire une morale qui tire sa source de la rancœur et de la rancune. Il veut dire que ceux qui ont inventé la morale de la pitié, de la générosité, de l'amour, de l'entraide etc. sont des faibles et des ratés de la vie qui, n'ayant rien à espérer de cette vie, ont inventé un au-delà fictif avec un Dieu suprême supposé les récompenser

après leur mort. Cette morale, dit Nietzsche, est celle des faibles, c'est-à-dire des pauvres et des religieux. Et il faut plonger dans les souterrains pour comprendre les motivations de ces derniers. Nietzsche poussera plus loin ses critiques contre la métaphysique et la morale en disant que « *Dieu est mort* ». Après avoir décrété la mort de Dieu, il se propose de créer de nouvelles valeurs. La création de ces valeurs passe par les trois métamorphoses de l'esprit : le **chameau** qui ne fait qu'accepter, le **lion** qui brise les valeurs et l'**enfant** qui en crée. Mais au-delà de Nietzsche et de sa philosophie, c'est la philosophie elle-même qui est subversive et contestataire.

Notes

A la différence de l'animal, l'homme est un être historique. Toute la vie de l'animal est rivée sur le présent, ses seules préoccupations sont la satisfaction de ses besoins immédiats. L'homme, par contre, même s'il vit dans le présent, il peut se souvenir du passé et se projeter dans le futur. Par la réflexion, l'homme transcende l'instant présent. Il peut réfléchir sur le sens de la vie et de la mort, sur l'au-delà, l'âme, Dieu, sur la valeur du bien etc.

Relativité des valeurs :

- Les femmes Massaï (peuple du Kenya) font de la virginité une anti-valeur tandis que les autres peuples en font une valeur.
- Une culture africaine fait du vol une valeur. On soumet les prétendants à une épreuve de vol pour voir s'ils sont capables de relever ce défi.
- Les occidentaux ont le droit de dire à leurs parents qu'ils mentent, ce qui n'est pas le cas en Afrique.

Avec les conseils, ce sont également des valeurs que l'on transmet. Par exemple, la femme qui rejoint son domicile conjugal, on lui demande d'être obéissante, conciliante, endurante, soumise. Dans la Bible, Sara est tellement soumise à Moïse qu'elle l'appelait « Mon Seigneur ». Dans la tradition africaine, on dit Ndidiaye.

L'homme également reçoit des conseils du genre : « prends soin de ta femme, aie pitié d'elle, respect-là » etc. Même quand il part en voyage, on lui fait des recommandations du genre « n'oublie jamais d'où tu viens, n'oublie jamais qui tu es » etc.

La métaphysique a toujours existé, elle existe jusqu'à présent et existera toujours

Descartes : Pour philosopher, il faut commencer par la recherche des premières causes, c'est-à-dire des principes.

Pour **Sartre** « La métaphysique n'est pas une discussion stérile sur des notions abstraites qui échappent à l'expérience » (Situation II). C'est-à-dire que la métaphysique n'est pas une simple spéculation mais aide l'homme à comprendre son sort existentiel. Ainsi, l'homme ne doit pas démissionner, les questions métaphysiques constituant une préoccupation à jamais actuelle.

Chapitre III _____ ENJEUX, FINALITÉS ET PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Introduction

La comparaison entre la philosophie et la science aboutit souvent au rejet de la philosophie perçue comme une discipline inutile. Dans cette comparaison, les résultats de la philosophie paraissent presque nuls alors que ceux de la science semblent impressionnants. Le rapprochement entre ces deux disciplines donne l'idée que la philosophie est une réflexion vide, une spéculation qui ne génère que des illusions. Dans tous les cas, nous allons examiner les fonctions de la pensée philosophique, ce qui revient à répondre à la question « pourquoi philosopher? ». Ensuite, nous analyserons les rapports que la philosophie entretient avec l'idéologie. Est-ce des rapports d'exclusion ou d'inclusion ? Autrement dit, la philosophie rejette-t-elle l'idéologie, la combat-elle ou bien est-elle elle-même une idéologie ? Pour terminer, nous verrons si la philosophie est utile ou inutile dans ce monde qui subit de plus en plus l'impérialisme de la science ?

I- Les fonctions de la pensée philosophique

Au regard de sa nature, la philosophie se donne pour mission essentielle la recherche de la vérité. Cette quête de la vérité est traduite assez souvent comme la quête de l'être qui est aussi la quête du sens, de l'origine ou du fondement de toute chose. Pour la philosophie, connaître c'est permettre à l'homme de satisfaire sa curiosité et de parvenir à un état de totale satisfaction. L'homme qui parvient à un état d'équilibre et d'harmonie atteint la sagesse, au sens où l'on pourrait dire que le but de la philosophie est de rendre l'homme sage. A ce propos, **Socrate** affirmait : « *La philosophie ne consiste pas tant dans la connaissance d'une multitude de*

choses qu'à rendre l'homme tempérant (vertueux) », et il ajoute : « La philosophie ne vaut que lorsqu'elle est vécue ».

A la suite de Socrate, beaucoup d'autres philosophes se donnent pour mission de rechercher la vérité. Chez les **stoïciens** et les **épicuriens**, la finalité de la philosophie, c'est la recherche du bonheur. Il nous apparaît alors que plus qu'une quête de la vérité, la philosophie peut se présenter comme la recherche du bonheur. **Leibniz** s'inscrit dans cette même lancée en affirmant que la philosophie ne servirait à rien si elle ne permettait pas d'être heureux. La philosophie est une interrogation sur le sens de la vie et sur les moyens de donner un sens à celle-ci. On dira alors que **la philosophie est un art de vivre ou un code de conduite**. Mais il y a lieu de se demander pourquoi l'homme en général et le philosophe en particulier s'évertuent à rechercher le bonheur. Deux raisons peuvent être avancées. **La première**, c'est qu'il existe chez tout homme une aspiration à la paix profonde de l'âme et du corps qui se traduit par un état psychologique et physique d'épanouissement. **La deuxième** raison tient du fait que le monde immédiat dans lequel nous vivons pose problème. C'est surtout quand il y a un manque profond, un déchirement ou un désespoir que l'homme sent et exprime le besoin d'autres choses, d'autres réalités. En effet, c'est lorsque les repères sont perdus ou que le trouble s'installe chez l'individu ou dans la société que naît véritablement un besoin de philosopher, de rechercher le bonheur comme ce fut le cas pour les stoïciens et les épicuriens.

Pour permettre à l'homme de comprendre un monde où les repères sont perdus, la philosophie procède à une critique sans complaisance du monde et de la société. La critique philosophique est tournée vers la connaissance, toute forme de connaissance au sens où on dirait avec **Marcien Towa** que « *toute pensée aussi vénérable soit-elle ne peut être admise sans être passée au crible de la pensée critique* ». Pour la philosophie donc, toute connaissance, théorie ou discours doit se soumettre à un examen critique. La critique philosophique est aussi dirigée contre

la philosophie elle-même ; en ce sens, la vérité philosophique serait le fruit d'un débat contradictoire et c'est cela qui fait dire à **Hegel** que « *l'esprit acquiert la vérité à condition de se retrouver dans l'absolu déchirement* ».

Ainsi, plus qu'une fonction critique qu'on peut reconnaître à la philosophie, on devrait plutôt dire que la critique fait partie de la philosophie. On pourra dire alors avec **Vladimir Jankélévitch** que « *la fonction de la philosophie c'est de critiquer, son destin c'est d'être critiquée* ». Avec cette fonction critique, l'activité philosophique n'épargne point les traditions ni même les préjugés qu'on retrouve dans les diverses formes de connaissances, le sens commun et la société. Le préjugé peut être défini ici comme une vérité établie avant tout examen et qui, dans certains cas, prend la forme d'une croyance. Philosophier consiste donc à se débarrasser des préjugés qui nous empêchent d'accéder à la vérité. D'ailleurs, **Descartes** assigne à la philosophie la mission d'éclairer et de réguler la vie. Il écrit : « *C'est proprement avoir les yeux fermés, sans tâcher jamais de les ouvrir sans philosopher ; et le plaisir de voir les choses que notre vue découvre n'est point comparable à la satisfaction que donne la connaissance de celles qu'on trouve par la philosophie ; et enfin cette étude est plus nécessaire pour régler nos mœurs et nous conduire en cette vie, que n'est l'usage de nos yeux pour guider nos pas* ». Préface aux principes de la philosophie. La philosophie serait ainsi l'œil de l'âme qui permet à l'homme d'orienter sa conduite et de déterminer sa voie selon la raison. Elle garantit une vie normée et régulée. **Epicure** développe la même idée en ces termes : « *Celui qui prétendrait que l'heure de philosopher n'est pas encore venue ou qu'elle est déjà passée, ressemblerait à celui qui dirait que l'heure n'est pas encore arrivée d'être heureux ou qu'elle est déjà passée* ». Pendant que certains philosophes assignent à la philosophie une fonction utilitaire, **Aristote**, lui, avance que la philosophie n'existe pas en vue d'une finalité précise ou déterminée. Elle est une activité libre par définition ; elle est à elle-même sa propre fin, elle existe par elle-même et pour elle-même. Aristote veut dire que la philosophie ne se fixe aucune finalité, qu'elle ne vise que la simple connaissance comme il le suggère dans la Métaphysique : « *Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils*

poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire. (...) Je conclus que, manifestement, nous n'avons en vue, dans notre recherche, aucun intérêt étranger. (...) Ainsi, cette science est aussi de toutes les sciences, qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin ».

II- Philosophie et idéologie

Il s'agit ici de procéder à une analyse des rapports que la philosophie entretient avec l'idéologie : les deux entretiennent des rapports très complexes. Certaines idéologies qui soutiennent la supériorité des races et des cultures ont été soutenues par des théories philosophiques. C'est le cas de **Hegel** et de **David Hume** qui considèrent que le Noir est inférieur au Blanc. Mais en même temps, c'est par la philosophie et par un travail de déconstruction que de telles idéologies racistes ont été combattues et rejetées. Fidèle à sa mission, la philosophie se veut avant tout, travail critique qui porte sur tout ce qui préoccupe l'homme et particulièrement les idées qui guident ses actions et les gouvernent.

Si l'idéologie fonctionne comme une vérité acceptée et admise par des hommes, elle n'est pas toujours exempte de reproche. **Marx**, dans son fameux ouvrage L'idéologie allemande coproduit avec Engels, opère une critique sans complaisance de la société allemande mais surtout de l'idéalisme comme idéologie qui détourne les hommes des situations concrètes. Il estime qu'une philosophie n'a de sens que lorsqu'elle permet à l'homme de s'affranchir de la domination et de résoudre ses problèmes concrets dans un monde concret. Voilà pourquoi dans sa 11^{ème} thèse sur Feuerbach, Marx adresse cette critique à la philosophie : « Jusque-là les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières. Il s'agit maintenant de le transformer ». Plus proche de nous, tout le combat de **Cheikh Anta Diop** consistait à déconstruire toute idéologie de la colonisation, y compris celle de la supériorité d'une race sur une autre.

Le souci majeur de la plupart des intellectuels africains a été un moment de retrouver leur conscience historique, de se réconcilier avec leur propre histoire en se l'appropriant. Cela aura été un premier pas vers l'affranchissement de la domination coloniale. Beaucoup d'intellectuels dont ceux qu'on appelle les pères des indépendances (Senghor, Sékou Touré, Kwamé Nkrumah, Bourguiba etc.) s'engagent dans une lutte à la fois politique et idéologique. C'est reconnaître quelque part que l'idéologie est inséparable jusqu'à un certain point de la politique. Mais en même temps, elle est une arme dangereuse qui peut être retournée contre ceux-là mêmes que l'on veut affranchir. Bref, l'idéologie, au sens politique, vise à légitimer une domination, mais il y a pire que cela. Cheikh Anta Diop estime que ceux qui ont été affranchis de la domination peuvent retourner volontairement dans la servilité parce qu'ils ne sachant quoi faire de leur liberté et ayant encore besoin de l'autorité ou de la reconnaissance des anciens maîtres.

Pour clore, la philosophie se présente-t-elle toujours comme une dénonciation de l'idéologie ou bien est-elle elle-même une idéologie ? En tout cas, le philosophe, à travers sa philosophie, prend position. Autrement dit, parce qu'il est libre, le discours philosophique ne saurait être neutre. En termes plus simples, le philosophe est dans un camp ou dans un autre, et assez souvent il se présente comme la locomotive. Suivant l'appréciation qu'on en fait, l'idéologie affranchit ou asservit. Karl Marx, en dénonçant l'idéologie bourgeoise, crée et propose une autre idéologie : celle des prolétaires connue pour être une idéologie de libération par la voie du socialisme et du communisme que l'on appelle communément la dictature du prolétariat. Mais l'histoire a retenu de ce vaste élan de libération que nous sommes en présence d'un régime négationniste de toute liberté.

III- La philosophie aujourd'hui

Il s'agit de se demander si la philosophie joue encore un rôle ou si elle a toujours sa place dans la société. Inévitablement, il se pose la question de son utilité pratique, car l'incertitude de ses résultats l'empêche de prétendre à une science exacte. L'absence de progrès dans le domaine de la philosophie nous amène à nous

interroger sur l'utilité de cette discipline. La philosophie semble, par ailleurs, inutile si l'on sait que les domaines qui lui étaient traditionnellement réservés sont désormais investis par diverses sciences telles que la linguistique, la sociologie et la psychologie. Malgré cela, la philosophie demeure présente. Comment et où elle est présente ? Dans le passé, la philosophie a occupé tout le champ de la connaissance au point qu'**Aristote** a pu la définir comme la connaissance de la totalité dans la mesure du possible. Ainsi, jusqu'au 17^{ème} siècle, les diverses sciences étaient partie intégrante de la philosophie. Mais lorsque celles-ci se sont détachées de la philosophie et ont commencé à produire des résultats observables, il commença alors à exister une sorte de compétition entre la philosophie et les sciences. Nonobstant cette compétition, la philosophie est demeurée présente, en témoigne l'influence des philosophes des 18^{ème}, 19^{ème} et 20^{ème} siècles. C'est pourquoi, en dépit du reproche qui lui a été fait de ne pas aboutir à des résultats concrets lorsqu'on la compare avec la science, la philosophie demeure actuelle.

D'abord, la philosophie occupe une place importante dans la politique, car elle réfléchit sur les projets de société et les idées qui gouvernent le monde. La preuve, combien de chefs d'Etat sont-ils à s'inspirer du marxisme ou du machiavélisme ? Ensuite, le développement des sciences engage la philosophie dans une réflexion sur les méthodes, la portée et les finalités de l'activité scientifique. Nous avons alors affaire à la philosophie des sciences ou épistémologie. La philosophie réfléchit sur les enjeux de la science, car le savant n'est pas toujours le mieux placé pour percevoir toutes les implications de ses découvertes ou de ses recherches. La tâche de la philosophie est donc importante parce que réfléchissant sur les conséquences des découvertes scientifiques.

Les changements ou les bouleversements que la science produit dans la société et dans l'humanité invite l'homme à s'adapter vite, à trouver ses repères mais aussi à se prémunir contre les dangers qui peuvent menacer la vie ou simplement l'environnement. Les questions éthiques se posent à l'homme parce qu'elles s'imposent. Doit-on laisser la science sans contrôle ni surveillance ? Doit-on la laisser mener des recherches dont les résultats peuvent menacer l'existence de l'humanité ? Doit-on, au nom de la liberté, permettre à l'homme de modifier l'ordre

de la création (manipulations génétiques) ? Ce sont là quelques questions qui interpellent le philosophe et qui fondent la réflexion épistémologique et éthique. Voilà pourquoi beaucoup de philosophes ont réfléchi sur les dangers de la science. Réfléchissant sur les dangers liés à la science, **Edgar Morin** et **Paul Langevin** considèrent que la science doit être enchaînée comme ce fut le cas autrefois de Prométhée pour avoir donné le feu aux hommes. En analysant les faits et méfaits de la techno-science, **Roger Garaudy** a soutenu que les sciences et les techniques nous ont certes permis de lutter contre des maladies comme la peste et le paludisme et de sauver des millions de personnes. Mais en même temps, les sciences et les techniques ont permis la destruction de plusieurs milliers de personnes comme ce fut le cas en 1939 à Hiroshima avec la bombe atomique ? **Luc Ferry**, quant à lui, a axé sa réflexion sur l'idée de progrès scientifique. Il avoue que la science fait incontestablement des progrès comme dans l'automobile, l'aviation, la télévision, la médecine moderne, la téléphonie, la conquête de l'espace etc. Mais il se demande si ce progrès est positif pour l'humanité. Le progrès a-t-il rendu l'homme heureux ? A-t-il élevé le niveau moral de l'homme ? s'interroge-t-il. La réponse est donnée par **Rousseau** qui parle de décadence morale. C'est à dire que les découvertes scientifiques ont permis à l'homme de faire des choses immorales comme l'avortement, les OGM, l'euthanasie, la contraception, l'hyménoorrhaphie etc.

Chapitre IV _____ PHILOSOPHIE AFRICAINE

Introduction

L'existence d'une philosophie africaine a suscité, pendant longtemps, beaucoup de débats. L'occident a souvent rejeté l'idée d'une philosophie africaine en s'appuyant sur des raisons dont les principales sont liées à l'absence d'écriture. Une conception sans auteur identifiable et qui n'est conservée que par une tradition orale ne présentant aucune garantie d'authenticité, peut-elle être considérée comme de la philosophie ? Si les Africains disposent, comme ils le prétendent, d'une philosophie véritable, qu'est-ce qui les empêche de la mettre au jour par la production d'œuvres philosophiques ? L'essentiel pour les Africains est-il de revendiquer la production par leurs ancêtres d'une philosophie ou de produire eux-mêmes un discours ? La pensée africaine peut-elle être qualifiée de philosophique ? En bref, existe-t-il une philosophie africaine ?

I- Origine et nature du problème

Les explorateurs occidentaux et, après eux, les colons qui envahirent le continent africain, considéraient à peine le nègre comme un homme. Et c'est cette même logique qui les amena à refuser au Noir toute civilisation et toute culture. De sorte que la colonisation se fixait comme objectif de civiliser un Noir à peine sorti de l'animalité, par conséquent dépourvu de tout ce dont un homme civilisé doit disposer. Mais ce n'est là qu'un européocentrisme qui veut que tout soit jugé à partir de l'Europe et de ses valeurs.

Dans cette prétendue entreprise de civilisation des Noirs, on aura tout entendu sur le Nègre de la part des occidentaux, notamment de penseurs européocentristes comme Hegel, David Hume, Lucien Levy Bruhl, Martin Heidegger etc. **Hegel** par exemple ne rougit pas de parler de l'homme à l'état brut. Il affirme : « *Pour tout le temps*

pendant lequel il nous a été donné d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie. Le Nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline ». **David Hume** renforce ce racisme en disant : « *Je suspecte les nègres et, en général, les autres espèces humaines d'être naturellement inférieures à la race blanche. Il n'y a jamais eu de nation civilisée d'une autre couleur que la couleur blanche (...). Sans faire mention de nos colonies, il y a des nègres esclaves dispersés à travers l'Europe ; on n'a jamais découvert chez eux le moindre signe d'intelligence* ». On retrouve la même idée chez le sociologue **François Lucien Lévy Bruhl** qui refuse à la pensée africaine le statut de philosophie parce que, dit-il, elle est primitive et prélogique. Quant à **Heidegger**, il dit que « *la philosophie est grecque* », c'est-à-dire que la pensée est occidentale.

Pour ces penseurs, les Noirs sont des hommes inférieurs aux Blancs. Face à autant de mépris, l'Afrique a réagi en cherchant, dans son histoire, sa culture et ses traditions, tout ce qui est susceptible de la réhabiliter, de lui restituer sa dignité. C'est dans cette optique qu'elle a tenté de se prévaloir d'une « **philosophie enfouie** » dont l'exhumation lui permettrait de rivaliser avec l'occident, en vue de prouver que la sagesse et la raison ne sont pas le monopole du Blanc. Cette entreprise de réhabilitation a eu pour pionnier le **Révérant Père Placide Tempels**, un Belge qui tente de démontrer dans son œuvre **Philosophie Bantou** publiée en 1945 qu'il existe bel et bien une philosophie en Afrique et qu'elle a connu son développement bien avant l'arrivée du colonisateur. Le Révérend Père a étudié les Bantou (un peuple du Congo) et il dit qu'ils ont une philosophie car les Bantou estiment que toute chose est dotée d'âme donc de vie, d'où une philosophie vitaliste. **Léon Frobenius** s'inscrit dans le même cadre que Tempels et affirme dans Histoire de la civilisation africaine que « *l'idée du "nègre barbare" est une invention européenne* ». Il précise que « *les Noirs étaient civilisés jusqu'à la moelle des os* ». C'est précisément à partir de cet ouvrage de Tempels qu'un débat s'est engagé, opposant les penseurs africains en deux camps : les défenseurs d'une philosophie africaine dits ethnophilosophes et les détracteurs dits européocentrismes.

II- Débats autour du livre de Tempels

1. Les défenseurs de la philosophie africaine

A l'issue du second congrès des écrivains et artistes noirs tenu à Londres, les défenseurs de la philosophie africaine ont suivi le mot d'ordre donné qui « *invite la philosophie africaine à se mettre à l'école des traditions, contes, mythes, proverbes pour parvenir à en tirer les lois d'une vraie sagesse complémentaire des autres sagesse humaines* ». Ces défenseurs ont pour noms **Alexis Kagamé, Alassane Ndao, Assane Sylla, Léopold Sédar Senghor, Cheikh Anta Diop** etc. Ces derniers se sont battus pour la réhabilitation de la dignité de l'homme noir en faisant appel à la religion, à l'histoire et à la culture ; bref, à tous les aspects de la civilisation du continent. Cheikh Anta Diop démontre que la philosophie africaine a pris naissance bien avant celle de l'occident. Selon lui, c'est en Egypte que les Grecs ont appris à philosopher. « La Grèce n'a fait souvent que prendre pour son compte la philosophie égyptienne, des Noirs de la vallée du Nil », a-t-il dit dans une communication présentée lors du séminaire international sur la « Problématique de la philosophie africaine », organisé par l'université d'Adis Abéba, du 1^{er} au 3 décembre 1976.

2- Les détracteurs de la philosophie africaine

Contrairement aux défenseurs de la philosophie africaine, d'autres intellectuels africains ont sévèrement critiqué la philosophie africaine. Il s'agit de du Camerounais **Marcien Towa** et du Béninois **Paulin Hountondji**. Pour eux, ce que les Africains disent être de la philosophie est une *weltanschauung* c'est-à-dire une vision du monde. A leur avis, la philosophie obéit à des critères ; il faut que le discours soit **rationnel, universel, qu'il ait un auteur identifié et qu'il se prête à la critique**. Or, les sagesse africaines n'ont pas d'auteurs identifiés et ne sont ni rationnelles ni universelles, encore moins critiquables. Pour n'avoir pas obéi à ces critères, la philosophie africaine a été systématiquement rejetée par les européocentristes Towa et Hountondji. A la place de philosophie, ils parlent d'**ethnophilosophie** c'est à dire une confusion entre l'ethnologie et la philosophie.

Pour **Hountondji**, la philosophie africaine n'existe que dans la tête des penseurs africains. Il estime qu'aucun de ces penseurs ne peut critiquer sa culture et les traditions de son peuple. Se dérober à cette exigence de la critique reviendrait pour la philosophie africaine à réduire toute chance d'être prise pour une philosophie. Voilà pourquoi il est difficile de qualifier l'ethnophilosophie de philosophie véritable, car elle ne répond pas aux exigences de la philosophie. La philosophie se veut critique et considère que tout est discutable, alors que l'ethnophilosophie n'accepte pas la remise en cause des paroles sagesse proférées par les sages africains comme les 4 sentences orales de Kocc Barma. A ce sujet, Hountondji affirme que l'oralité constitue un handicap à une philosophie africaine parce que, soutient-il, il ne peut y avoir de philosophie sans écriture.

Towa revient sur la critique pour montrer que la philosophie débute lorsqu'on soumet la tradition à la critique. Il écrit : « *La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturelle à une critique sans complaisance* ». S'adressant aux défenseurs de la philosophie africaine, Towa dit : « *Leur façon de procéder n'est ni purement philosophique, ni purement ethnologique, mais ethno philosophique* ». Or pour lui, l'ethnologie est une trahison de la philosophie et il conclut que « *déterrer une philosophie, ce n'est pas encore philosopher* ».

Hountondji et **Towa** rejettent l'idée d'une philosophie africaine parce que, affirment-ils, la philosophie dans son sens rigoureux ne convient pas aux doctrines africaines. Ils critiquent l'ethnophilosophie qui constitue à leurs yeux le danger de fixer l'Afrique dans son passé.

Texte : La philosophie est-elle exclusivement occidentale ?

L'occident, cet univers issu de la rencontre entre la culture gréco-romaine et l'héritage judéo-chrétien, n'est pas le seul à avoir inventé la philosophie: il a certes, apporté une contribution originale à la philosophie universelle, mais d'autres civilisations en ont fait autant, chacune à sa manière.

Reste à prouver, sans doute, qu'il existe bien quelque chose comme "la philosophie universelle". Que ranger sous ce terme? A titre provisoire, je répondrai: tout discours

rationnel visant à réfléchir, expliquer ou interpréter les principaux aspects de la condition humaine. Deux mots d'explication: par "condition humaine", j'entends aussi bien les rapports de l'homme avec la nature que les rapports des hommes entre eux. Aujourd'hui même, les pensées extra-européennes deviennent de mieux en mieux connues: or, plus nous les connaissons, plus nous nous rendons compte qu'il serait absurde de vouloir à tout prix leur refuser le nom de philosophies

Christian Delacampagne, La philosophie ailleurs.

Chapitre V — La vie sociale:

NATURE ET CULTURE

Introduction

Considéré comme un être biologique ou un individu, l'homme n'est pas différent de l'animal, car tous les deux ont les mêmes besoins biologiques à satisfaire comme manger, boire, dormir et se reproduire. Mais considéré comme un être social, il se différencie de l'animal grâce à son éducation ou à sa culture. Même si l'homme vit dans la nature avec les autres animaux, il est différent d'eux parce qu'il est un être culturel. Alors, faut-il définir l'homme exclusivement par la nature, par la culture ou par les deux à la fois ? Nature et culture s'opposent-elles radicalement ou se complètent-elles ? En tant qu'animal social, l'homme a besoin de travailler pour vivre. Si le travail est source d'épanouissement, il peut également être une contrainte. Quel est donc le sens du travail ? Le travail est-il source de libération ou d'aliénation ? D'autre part, pour échanger avec ses semblables, l'homme a besoin du langage qui est un outil essentiel pour la communication. Sur cette question, nous étudierons les rapports que la pensée entretient avec le langage, mais aussi les formes et fonctions du langage ; et nous terminerons par une analyse des pouvoirs du langage.

I. RAPPORTS ENTRE NATURE ET CULTURE

1. L'inné et l'acquis

Dans le mot **culture**, on distingue le sens humaniste et le sens anthropologique. Au sens humaniste, on parle d'érudition, d'instruction ou de culture générale. Au sens anthropologique, la culture désigne le mode de vie d'une société, ses coutumes et ses traditions que l'individu acquiert. La **nature** désigne, entre autres, l'environnement ou le milieu physique dans lequel nous évoluons. Quand on parle de la nature, on pense à la faune, à la flore et aux minéraux. En bref, c'est tout ce que l'homme n'a pas créé. Il y a aussi les besoins vitaux ou naturels comme manger, boire, dormir, se reproduire etc. Ces besoins sont innés parce que l'homme naît avec.

La nature, en tant que cadre de vie, est ce qui est commun à l'homme et à l'animal. Autrement dit, l'homme et l'animal vivent tous deux dans la nature, mais on pourrait

se demander si tous deux entretiennent le même rapport avec la nature. Le rapport n'est pas le même, car pendant que l'animal s'adapte à la nature et la laisse intacte, l'homme la transforme et modifie son environnement en fonction de ses goûts ou de sa culture. D'autre part, l'homme et l'animal ont les mêmes besoins naturels, mais l'animal satisfait ses besoins ici et maintenant alors que l'homme peut se contrôler et reporter le moment de la satisfaction de ses besoins. De plus, en satisfaisant ses besoins naturels, l'homme tient compte des règles, normes sociales et interdits de la religion ou de la morale. En outre, si l'animal consomme directement les produits de la nature, l'homme peut les préparer. Ceci est la preuve que l'homme passe son temps à modifier la nature extérieure (l'environnement) et intérieure (son corps), ce qui fait de lui un être de refus, qui refuse la nature telle qu'elle est et sa propre nature. Comme l'écrit **Georges Bataille**, l'homme est un animal rebelle, il nie le donné naturel et refuse son animalité. C'est-à-dire que, en plus de la transformation qu'il apporte à son corps, l'homme transforme la nature. Et en exploitant la nature, il se rebelle contre elle, ce qui fera dire à **Hegel** que *la nature sera toujours en agonie tant que l'homme existe*. Compte tenu de ce qui précède, on peut dire que tout chez l'animal est naturel alors que chez l'homme tout est naturel et culturel ; c'est pourquoi on le définit comme un animal bio-culturel.

Par ailleurs, il faut souligner que la culture est relative, elle change d'une société à une autre. Mais **Claude Lévi-Strauss** montre qu'il existe un phénomène à la fois naturel et culturel : c'est la **prohibition de l'inceste**. Il s'agit de l'interdiction des relations sexuelles entre proches parents. C'est un phénomène universel parce que dans toutes les sociétés, l'inceste est interdit ; de ce point de vue, il relève de la nature. Mais c'est aussi un phénomène culturel parce que l'interdiction est une règle et les relations parentales peuvent changer d'une société à une autre. Cette diversité culturelle débouche sur la question du relativisme culturel, c'est à dire l'égalité des cultures.

2. De l'idée d'une nature humaine

Pendant longtemps, les philosophes se sont interrogés sur l'existence ou l'inexistence d'une nature humaine. La nature humaine serait un ensemble de caractères permanents qu'on retrouverait chez tous les hommes. Elle serait une essence qui définirait l'homme partout et toujours. De ce point de vue, **Aristote** et **Descartes** estiment que l'homme a une nature qui serait réduite à la pensée. Aristote définit l'homme comme un « *animal raisonnable* » et on retrouve la même conception chez Descartes qui définit l'homme comme une « *res cogitans* » c'est à dire une substance pensante. Mieux, Descartes dit que l'homme est « *une substance dont toute la nature n'est que de penser* ». Autrement dit, quel que soit ce qu'il est et quelles que soient les circonstances, l'homme sera toujours un être de raison. Or, dans son ouvrage Les

enfants sauvages, **Lucien Malson** a démontré le contraire. Il y décrit l'expérience d'enfants abandonnés à la naissance, qui seront recueillis et élevés par des loups. Ces enfants agissaient comme des loups et lorsqu'ils seront retrouvés et intégrés dans la société, ils devront apprendre à se comporter comme des hommes. De cette expérience, on peut tirer l'enseignement selon lequel le petit enfant, à la naissance, peut s'adapter à des conditions différentes. Tant qu'il vit avec des loups, l'enfant ne mérite pas encore le nom d'homme. C'est pourquoi **Erasmus de Rotterdam**, humaniste, théologien néerlandais et écrivain du 16^{ème} siècle a affirmé que « *on ne naît pas homme, on le devient* ».

L'homme est un être inachevé. Il est différent de l'animal qui, à la naissance, est déjà programmé. L'animal est déjà ce qu'il sera alors que l'homme doit tout apprendre. La nature donne à l'homme des potentialités, mais il revient à la culture de les mettre en valeur. L'homme est ainsi le produit de multiples apprentissages et il a la possibilité de se perfectionner. On devient humain par un long processus d'apprentissage. C'est la culture qui forme, façonne, modèle l'individu par l'apprentissage et l'éducation. A travers l'expérience des enfants sauvages, **Lucien Malson** en conclut que « *l'homme n'a point de nature mais qu'il a - ou plutôt qu'il est - une histoire* » et l'avis est partagé par **Jean Paul Sartre** qui nie l'idée de nature humaine. **Luc Ferry** et **André Comte-Sponville**, dans une œuvre coproduite, considèrent aussi que l'homme n'a pas de nature, il évolue.

3. Universalisme et relativisme culturels

Le relativisme culturel implique l'idée d'une égalité et d'une complémentarité des cultures. En d'autres termes, aussi diverses qu'elles puissent être, toutes les cultures se valent ; elles

n'entretiennent pas des rapports de supériorité ou d'infériorité, mais d'égalité et de complémentarité. Certes, les sociétés ont leur propre manière de vivre ; malgré leurs différences, il existe des phénomènes qu'on retrouve dans toutes les sociétés : c'est ce qu'on appelle les « **universaux culturels** ». Dans toutes les sociétés, on trouve la pratique du mariage, du baptême des enfants et des cérémonies funéraires. Mais les manières de faire, les significations et les valeurs accordées à ces pratiques varient d'une société à une autre. Par exemple, dans certaines sociétés, on enterre les morts alors que dans d'autres on les incinère.

En matière de culture, tout est relatif. Il faut donc éviter de tomber dans **l'ethnocentrisme**, c'est à dire la prétention que sa culture est supérieure à celle des autres. **Claude Lévi-Strauss** dit qu'il faut se méfier de toute « *perspective ethnocentrique* » et ne pas tenir pour barbare ce qui relève d'une culture étrangère, car toutes les cultures se valent. Mais il est difficile d'échapper à l'ethnocentrisme, car chaque homme a le sentiment que sa culture est supérieure à celle d'autrui. C'est

ce que dit Claude Lévi-Strauss dans *Race et histoire* : « *L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique , même du village; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie "les hommes" (ou les "bons" , "les excellents" , "les complets"), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages, ne participent pas des vertus - ou même de la nature - humaines, mais sont tout au plus composés de "mauvais", de "méchants", de "singes de terre" ou "d'œufs" de pou* ». A travers cette citation, l'auteur montre que les hommes ont un sentiment de fierté d'eux-mêmes et considèrent que toute personne étrangère à leur groupe est inférieure.

II- LE TRAVAIL

1. Conceptions du travail

a. La conception biblique

Le travail est défini comme une activité intellectuelle ou physique. Etymologiquement, le mot vient du latin **tripalium** qui signifie instrument de torture. Au regard de son étymologie, le travail renvoie à l'idée de souffrance, de douleur ou de peine. C'est cette même conception que l'on retrouve dans les écritures saintes où le travail apparaît comme une malédiction tombée sur l'homme après la désobéissance à Dieu. En effet, d'après la Bible, Adam et Eve vivaient au paradis et n'avaient pas besoin de travailler. Dieu leur avait demandé de ne pas toucher à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, communément appelé pommier. Mais ils touchèrent au fruit défendu et Dieu les chassa du paradis. Avant de les envoyer sur terre pour se racheter, Dieu les prévient tous les deux. A Adam, il dit : « *Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre "Tu n'en mangeras point", le sol sera maudit à cause de toi. Et c'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie* ». Après avoir châtié Adam, Dieu châtie Eve en ces termes : « *J'augmenterai la souffrance de tes grossesses et tu enfanteras dans la douleur* ». Du point de vue religieux, le travail est une punition. Cette idée de souffrance poursuit toujours l'homme, si bien que même dans leur travail, certains hommes se sentent contraints. Mais tout travail est-il une contrainte ? N'y a-t-il pas de travail qui libère l'homme ? Et si le travail est une contrainte, n'aliène-t-il pas l'homme ? A travers ces questions, deux positions se sont dégagées : l'une considérant le travail comme une libération et l'autre comme une aliénation.

b. Le travail comme libération

Le travail permet à l'homme de se libérer doublement. D'abord, il le libère de sa dépendance vis-à-vis de la nature. Autrement dit, tant que l'homme se limitera à la pêche, à la chasse et à la cueillette, il sera toujours dépendant de la nature. Mais avec l'agriculture, l'élevage et la métallurgie, il parvient à domestiquer la nature, à produire plus que le nécessaire, et donc à pouvoir stocker des réserves lui permettant d'affronter un avenir incertain. De ce point de vue, le travail libère l'homme de la nature. Ensuite, il permet à l'homme de se libérer de l'esclavage et c'est ce que démontre **Hegel** dans la « *Dialectique du maître et de l'esclave* » où il montre que le travail joue un rôle libérateur. Hegel décrit une scène de lutte opposant deux hommes, lutte au terme de laquelle le vaincu accepte, en échange de la vie sauve, de travailler pour le vainqueur qui devient le maître. En devenant esclave, le vaincu transforme la nature tandis que le maître jouit passivement des produits de son esclave. Pendant que l'esclave transforme l'environnement et maîtrise les lois de la nature, le maître reste inactif et dépend entièrement de son esclave. En fin de compte, les rôles sont inversés : le maître devient l'esclave de son esclave et l'esclave devient le maître de son maître. Dans cette scène, on constate que par le travail, l'esclave s'est humanisé et s'est libéré. En revanche, le maître perd sa liberté parce qu'incapable de satisfaire par lui-même ses besoins.

On retrouve la même conception chez **Kant** pour qui le travail participe à la formation de l'homme. Il écrit à ce propos : « *L'enfant doit jouer, il doit avoir des heures de récréation, mais il doit aussi apprendre à travailler (...) Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler* ». Pour Kant, c'est par le travail que l'homme se forme et forme le monde, c'est aussi par le travail qu'il se réalise et devient digne de la vie. **Voltaire** souligne, pour sa part, que « *le travail éloigne de nous trois grands maux: l'ennui, le vice et le besoin* ».

Si le travail est libérateur, comment se fait-il qu'il soit aliénant ? Selon **Marx**, le travail dans lequel l'homme s'épanouit est libérateur. Mais si le travail est exercé dans des conditions inhumaines, il devient aliénant et transforme l'homme en animal.

c- Le travail comme perte de l'humanité : le phénomène de l'aliénation

Tout travail n'est pas forcément libération. Exercé dans certaines conditions, il devient aliénation, car il fait perdre à l'homme son humanité, il le déshumanise. L'aliénation vient du latin *alienus* c'est à dire « *qui appartient à un autre* » ou « *dépossession de soi* ». Pour **Marx**, le capitalisme entraîne l'aliénation, dépossède l'ouvrier de lui-même et de son produit. Dans ce système d'exploitation de l'homme par l'homme, Marx dit à propos de l'ouvrier : « *Il est lui quand il ne travaille pas, et quand il travaille il n'est pas lui* ». Le travail que fait l'ouvrier n'est pas une activité grâce à laquelle il s'épanouit et se réalise, mais une contrainte pour pouvoir survivre. Autrement dit, l'ouvrier reçoit un salaire de misère qui ne lui permet pas de satisfaire

ses besoins, c'est un salaire qui lui permet à peine de manger pour être sur pied le lendemain. Ici, l'ouvrier n'est pas heureux parce qu'il est exploité, et cette exploitation risque de l'affecter jusqu'à ne pas pouvoir développer son intelligence. Le travail de l'ouvrier, dit Marx, « *mortifie son corps et ruine son esprit* ».

2. Le travail, une activité spécifiquement humaine

L'homme n'est pas le seul vivant à travailler, mais il est le seul vivant à travailler comme il le fait. La différence entre l'activité de l'animal et celle de l'homme réside dans le fait que là où l'animal est guidé par son instinct, l'homme fonde son activité sur la raison. L'animal exécute une tâche sans préparation, il n'a pas la notion de ce qu'il fait. Le sens de la beauté, de la durabilité, de la sécurité et du temps ne sont pas considérés, alors que l'homme a le souci de toutes ces préoccupations. Voilà pourquoi l'homme conçoit d'abord l'idée de ce qu'il veut réaliser dans sa tête avant de le concrétiser. Selon **Marx**, le travail humain implique la conscience d'un projet alors que l'activité de l'animal est instinctive et n'est pas perfectible. Il compare **l'araignée** à **l'architecte**. L'araignée tisse sa toile d'une manière inconsciente sans innovation, alors que l'architecte fait ses plans d'une manière consciente et innove dans son travail. Marx poursuit et développe la même idée dans un autre ouvrage en disant : « *Ce qui distingue le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans sa ruche* ». Chez Marx, le travail est donc une activité spécifiquement humaine, car participant au développement intellectuel de l'homme.

On retrouve la même conception de la spécificité du travail humain chez **Leibniz**. Dans Nouveaux essais sur l'entendement humain, il affirme : « *Les hommes deviennent plus habiles en trouvant mille adresses nouvelles, au lieu que les cerfs ou les lièvres de ce temps ne sont pas plus rusés que ceux du temps passé* ». **Spinoza** aussi montre que l'homme évolue avec le temps et découvre de nouvelles techniques tandis que l'animal ne progresse pas, il stagne. Exemple, les oiseaux d'aujourd'hui ne construisent pas leurs nids avec plus d'art que les tout premiers oiseaux. Il en est de même avec les abeilles ; elles ne perfectionnent pas la ruche qu'elles habitent.

Pour toutes ces raisons, **Kant** considère que le travail est spécifiquement humain et il estime que c'est par analogie que l'on parle du travail animal. C'est par abus de langage que l'on parle de travail animal, on devrait plutôt dire « *activité animale* ». Cette activité, conclut Kant, est inconsciente et n'a pas la même valeur que le travail humain. On retrouve cette spécificité aussi dans le langage.

III- Le langage

Au sens restreint, le langage désigne l'expression verbale de la pensée. Cette définition pose l'idée que le langage est spécifique à l'homme. Mais au sens large, le

langage signifie tout système de signes pouvant servir de moyen de communication. Cette définition admet l'existence d'autres types de langage : l'écriture, le regard, l'art, la musique, la gestuelle, le langage symbolique des fleurs et des couleurs, sans oublier le langage animal. Le langage animal est naturel, inné, instinctif et est l'expression des besoins de l'animal. C'est aussi un langage répétitif, commun à une espèce particulière. A la différence du langage animal, le langage humain n'est pas inné mais acquis, en plus il est conventionnel. Même si l'homme a les capacités naturelles à parler, son langage relève plus de l'héritage culturel. Cela veut dire que seule la société est habilitée à construire le langage, d'où l'idée que le langage est le véhicule de la culture.

1. Le langage est-il spécifique à l'homme ?

L'expression « **langage animal** » n'est qu'une métaphore. « **Communication animale** » serait l'expression qui convient parce que l'animal ne parle. Une des différences fondamentales entre l'homme et l'animal se situe dans le langage. Voilà pourquoi **Ferdinand de Saussure** disait que la différence entre l'homme et l'animal, c'est que l'homme est un « homo loquens », c'est-à-dire un homme qui parle. On a pu constater que les animaux sont capables de communiquer en transmettant des messages très variés selon le groupe d'animaux. Néanmoins, il y a une différence énorme entre parler et transmettre des messages. Même si l'animal transmet des messages, il ne parle pas parce qu'il ne pense pas. C'est pourquoi, s'il est dans le besoin, l'animal ne pourra pas le nommer. Il se contente de proférer des cris pour exprimer son besoin à l'exemple du mouton qui bêle quand il a faim. **Descartes** affirme que le langage et la pensée sont intimement liés. Il dit : « *Il n'y a point d'homme, si hébété et si stupide sans en excepter les plus insensés qui ne soit capable d'arranger ensemble diverses paroles et d'en composer un discours par lequel il va faire entendre sa pensée. Et au contraire, il n'y a point d'autre animal tant parfait et tant heureusement bien né qui peut faire le semblable* ». On comprend à travers cette citation qu'il n'y a pas de langage sans pensée. Pour Descartes, qui pense parle, qui ne pense pas ne parle pas. C'est dire que le langage est spécifiquement humain.

Il est bien vrai que le langage de l'homme est vocal, alors que l'animal, ne disposant pas de voix, communique par des signes ou des sons. Mais le fait que l'animal communique par des signes ou des sons ne suffit-il pas pour parler de langage animal ? En tout cas, si on considère que les animaux s'expriment à leur manière comme la poule qui glousse, le cheval qui hennit, le chien qui aboie ou le chat qui miaule, on peut admettre que le langage animal existe. Et c'est ce que démontrent **Karl Von Frisch** et **Emile Benveniste** avec les abeilles.

Dans son ouvrage Vie et mœurs des abeilles 1955, **Karl Von Frisch** a étudié les danses qu'effectuent les abeilles. Il montre qu'au retour d'une bonne source de

nourriture, l'abeille éclaireuse accomplit une danse pour indiquer aux autres abeilles la direction et la distance de la nourriture. L'insecte peut ainsi livrer 4 informations à ses congénères :

- **L'existence du butin** : sinon il n'y aurait pas de danse

- **La direction du butin** :

- **La nature du butin** : le parfum de la fleur imprègne les poils de l'abdomen de l'éclaireuse ; immédiatement les abeilles savent de quelle fleur il s'agit

- **La distance du butin par rapport à la ruche** : danse relativement lente en forme circulaire si la fleur est située à une distance comprise entre 50 et 100 mètres de la ruche ; danse frétillante en forme de 8 si le butin est à 100 mètres ou plus.

Emile Benveniste reconnaît certes l'existence du langage animal, mais il l'oppose à celui de l'homme. Dans Problèmes de linguistique générale, il dit que la communication des abeilles ne connaît pas le dialogue « *qui est la condition du langage humain* ». C'est une communication qui consiste entièrement dans la danse sans intervention d'un appareil vocal. C'est un langage gestuel qui exige comme condition l'éclairage du jour pour une bonne perception visuelle ; ce qui signifie que la communication des abeilles ne peut pas avoir lieu dans l'obscurité alors que le langage humain ne connaît pas cette limitation, il peut s'effectuer de jour comme de nuit et est, par excellence, vocal. L'autre différence que Benveniste soulève, c'est que « *le message des abeilles n'appelle aucune réponse de l'entourage, sinon une certaine conduite qui n'est pas une réponse* ».

2. Langage et pensée

Les rapports entre la pensée et le langage sont d'habitude posés en termes d'antériorité de l'un par rapport à l'autre. Pense-t-on avant de parler ou bien pensée et langage sont-ils liés ? Logiquement, c'est la pensée qui vient avant le langage : nos paroles expriment nos pensées, nos idées. Ce qui fera dire à **Louis Gabriel Ambroise de Bonald** (homme politique et écrivain français du 18^{ème} siècle) que « *l'homme pense d'abord sa parole avant de parler sa pensée* ». C'est pourquoi il nous arrive de chercher les mots pour exprimer une pensée déjà faite, déjà construite. C'est tout le sens du proverbe qui dit qu'avant de parler, il faut remuer sept fois la langue, c'est-à-dire penser mûrement à ce que l'on dit. Vu sous cet angle, la pensée précède le langage.

Hegel et **Oscar Wilde** affirment, au contraire, que la pensée et le langage s'effectuent simultanément. Pour eux, penser à ce que l'on dit, c'est déjà parler. Dès qu'on pense on parle, car on ne peut penser qu'avec les mots comme l'a écrit Oscar Wilde (écrivain irlandais du 19^{ème} siècle) « *nos pensées naissent toutes habillées* ». Plutôt qu'un rapport d'antériorité, langage et pensée entretiennent un rapport de simultanéité. On pourrait même dire que la pensée et le langage sont comme le recto et le verso d'une

feuille. Pour Hegel, « *c'est dans les mots que nous pensons* », c'est-à-dire que nous formulons nos idées avec les mots, ce qui signifie que penser, c'est parler intérieurement. La pensée serait même une sorte de langage intérieur : c'est « *le dialogue silencieux de l'âme avec elle-même sans la voix* », dit **Platon** dans Le Sophiste.

3. Le langage trahit-il la pensée ?

Une rupture peut cependant s'établir entre la pensée et le langage. Dans le lapsus et le délire, le langage est séparé de la pensée. Il arrive aussi que ce que nous disons ne traduise pas fidèlement la pensée. C'est pourquoi on dit que le langage est infidèle à la pensée puisque incapable de traduire exactement nos pensées, nos sentiments, nos émotions etc. Parfois, quand la personne est sous l'effet d'une colère excessive ou d'une joie débordante, elle a du mal à exprimer ses sentiments. Quand une personne est également devant une réalité inédite, une angoisse, un étonnement, une foule, une star etc. elle peut perdre ses mots. Sous ce rapport, le langage présente des limites, ce qui explique qu'il peut parfois manquer la réalité.

Le langage étant limité, il arrive ainsi qu'une personne soit incapable d'exprimer ses émotions, alors elle se tait parce qu'elle entre dans l'univers de l'ineffable (ce qui ne peut être dit). C'est à ce titre que **Ludwig Wittgenstein** disait dans le Tractatus Logico Philosophicus que « *ce qu'on ne peut dire, il faut le taire* ». Mais selon **Hegel**, il est faux de dire que le langage est incapable de traduire nos pensées. A l'en croire, une pensée qui ne trouve pas son mot n'est pas encore arrivée à maturité ; elle est une pensée « *à l'état de fermentation* » et trouvera forcément son mot lorsqu'elle sera mûre. Hegel critique ainsi l'ineffable et s'attaque à Platon pour qui l'ineffable est ce qu'il y a de plus élevé, de plus pur, de plus beau, de meilleur. Pour Hegel, tout peut se dire, car tout a un mot. Il affirme que c'est seulement dans et par le langage que la pensée peut se réaliser. On peut, de la même façon, comprendre **Nicolas Boileau** qui dit : « *Ce qui se conçoit bien, s'annonce clairement et les mots pour le dire viennent aisément* ».

4. Formes et fonctions du langage

Le langage a plusieurs formes. On peut citer l'écriture, le regard, l'art, la musique, le langage des fleurs et des couleurs, la gestuelle, la mimique, les signes etc. Quant aux fonctions, **Jakobson** dit qu'elles sont nombreuses, mais la principale fonction est la communication. On entend par communication l'échange d'informations entre deux ou plusieurs locuteurs. La fonction de communication peut être subdivisée en plusieurs fonctions secondaires.

-La fonction expressive ou émotive : Le langage exprime l'intériorité de l'individu. Lorsqu'on parle, notre vie intérieure ne nous appartient plus, car on livre à autrui notre intériorité. **Hegel** disait justement que le langage est une manifestation par laquelle l'individu ne s'appartient plus parce qu'il sort de lui-même pour livrer à autrui son intimité.

-La fonction appellative ou conative est destinée à produire un certain effet sur le récepteur. L'émetteur cherche à provoquer chez son récepteur des effets sans les partager, c'est le cas du menteur, de l'hypocrite ou de l'acteur.

-La fonction magique ou créatrice peut être perçue dans la pratique du sorcier qui, par ses incantations (paroles magiques), arrive à agir sur la nature. Avec son abracadabra ou toute autre formule, le magicien produit l'effet souhaité. La dimension magique du langage trouve son expression la plus achevée dans le Verbe divin. Dans les religions révélées, Dieu a créé le monde par le pouvoir du Verbe en disant à la lumière « sois » et la lumière fut.

-La fonction thérapeutique : Le langage console l'individu de ses souffrances. Celui qui a un remords peut se soulager lorsqu'il se confesse. La psychanalyse aussi guérit par la méthode du divan ; le « ndëpp » (cérémonie d'exorcisme) guérit également.

-La fonction poétique ou esthétique : Elle accorde une importance particulière à l'aspect esthétique du message transmis. Elle utilise des procédés qui permettent de mettre le langage lui-même en valeur, et cela dans des œuvres poétiques.

Cette énumération est loin d'être exhaustive, car les fonctions du langage sont nombreuses.

5. Les pouvoirs du langage

Le langage est un instrument de domination pour qui sait l'utiliser. Le pouvoir du langage peut être perçu dans le domaine de la **politique** ou de la presse. Le politicien est d'habitude un démagogue (flatteur, menteur) qui sait attirer l'attention par son discours. La **presse** aussi a un pouvoir d'orienter les opinions et de modifier les comportements. Ces exemples révèlent l'efficacité du langage, l'idée qu'il peut être un moyen de maîtrise et de domination. Le **sophiste**, le **avocat** et même le **philosophe** sont considérés comme des beaux parleurs, des discoureurs, des séducteurs qui, par le langage, ont un pouvoir de persuasion ou de dissuasion. Le **marabout** avec son ndigël (consigne), se sert également du langage pour imposer son autorité. Le langage confère ainsi à l'homme un pouvoir sur les choses, car rien qu'avec les mots, l'homme peut changer le cours des choses. Il peut se servir du langage pour flatter, mentir, défigurer ou transfigurer. Rien qu'avec le langage, l'homme peut changer positivement ou négativement la vie de son prochain. Le langage peut enfin résoudre des conflits comme il peut en réveiller. Si le langage rapproche, il peut aussi séparer. En effet, certains mots peuvent blesser, choquer ou

nuire à autrui. C'est le cas de l'injure, de la calomnie ou de la diffamation. Et c'est en raison de cette capacité à unir et à désunir que **Holderlin** a dit : « *Le langage est le bien le plus précieux et le plus dangereux que les dieux ont donné aux hommes* ».

Notes

Marx dénonce vigoureusement cette exploitation surhumaine et montre que le travail salarié n'est autre chose qu'une marchandise. Le capitaliste paie la journée de travail de l'ouvrier, mais en aucun cas il ne paye cette immense force déployée par l'ouvrier. Le travail devient pour l'ouvrier « une activité vitale ». Le bourgeois donne à l'ouvrier juste ce dont il a besoin pour le maintenir en vie afin que demain, l'ouvrier puisse travailler. Le salaire est donc destiné à reconstituer la force de l'ouvrier et non à récompenser des heures de pénible travail. Le pire, c'est que ce que l'ouvrier produit ne lui appartient pas, il lui demeure étranger. C'est la propriété du bourgeois à qui il revient exclusivement d'en faire ce qu'il veut et même de la vendre à l'ouvrier.

Langue, langage et parole

Le **langage** est une faculté universelle de communication propre aussi bien à l'homme qu'à l'animal, alors que la langue est un produit social. La **langue** est un ensemble de signes adoptés par un groupe social pour exprimer son vécu, ses réalités, ses sentiments etc. La langue est collective et culturelle : c'est la langue qui spécifie la culture. Pour ce qui concerne les rapports entre la langue et la parole, il faut retenir que la parole est une émission de sons articulés, distinctifs, significatifs. La **parole** est un acte personnel parce que chaque personne s'exprime avec une intonation et un débit particuliers. Le linguiste, Ferdinand de Saussure, a fait une distinction entre la langue et la parole. Il dit que la parole est individuelle alors que la langue est collective.

-La fonction phatique : Elle est celle qui permet d'établir, de maintenir ou d'interrompre le contact entre deux interlocuteurs. Le message n'a pas de contenu informationnel, il ne renvoie à aucune réalité extralinguistique. Elle est généralement présente à l'oral à travers des expressions comme allô, n'est-ce pas ?, euh, etc.

Le langage a toujours intéressé la philosophie. C'est pourquoi **Alain** a dit : « Celui qui n'a jamais réfléchi sur le langage n'a pas encore vraiment commencé à philosopher ».

Langage animal : Ce qu'on appelle « communication animale » concerne la manière dont les espèces animales communiquent à l'aide de signes non verbaux.

Karl Von Frisch (20 novembre 1886 - 12 juin 1982) est un éthologue autrichien, spécialiste des abeilles. Il est célèbre pour avoir déchiffré le « langage des abeilles et, pour ces travaux, il a reçu en 1973 le Prix Nobel de physiologie ou médecine avec Konrad Lorenz et Nikolaas Tinbergen. Son analyse de la danse des abeilles a permis des découvertes fondamentales sur le langage humain. Von Frisch travailla à l'Institut zoologique de la ville de Munich. Dans le cadre de ses travaux, il s'intéressa en particulier au comportement des poissons et des abeilles, notamment à leur capacité à s'orienter et à communiquer. Selon Von Frisch, les abeilles communiquent avec leurs congénères par une sorte de danse, et sont ainsi capables d'indiquer l'emplacement d'une source de nourriture intéressante. C'est dans son célèbre ouvrage *Vie et mœurs des abeilles* que Von Frisch présente la structure du langage des abeilles.

Il avait en effet observé que, lorsqu'une abeille repérait un butin et qu'elle revenait à la ruche, les autres abeilles venaient ensuite directement au bon endroit. C'est donc que la première abeille devait les informer de sa situation. C'est par une danse que l'abeille prévient ses compagnes : si le butin se trouve à moins de 100 mètres, elle dessine un simple cercle ; s'il se trouve entre 100 mètres et 6 km, elle dessine un huit ; l'inclinaison de l'axe par rapport au soleil indique la direction, et la vitesse de la danse indique la distance à parcourir.

Origine des langues : les langues proviennent des passions

La première invention de la parole vient des passions, pas des besoins. « Les besoins dictèrent les premiers gestes, les passions arrachèrent les premières voix ». Rousseau met en place tout un mythe de l'origine du langage, il admet que l'homme met en place un système par gestes, pas encore une langue. Ce qui va déterminer l'utilisation du langage, ce sont les premières passions. « C'est un homme passionné qui devient un l'homme parlant ». Les premières langues furent passionnées, chantantes, il y a consubstantialité entre musique et langage. On a chanté avant de parler : cela implique que la mélodie est inspirée par les sentiments, les passions.

L'humanisation est un processus de dénaturation.

Blaise Pascal qui dit dans ses *Pensées* : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ».

Marx : les trois formes d'aliénation.

La première forme d'aliénation réside dans le rapport entre l'homme et la nature. On note que la nature se rebelle contre les exigences de l'homme, elle ne lui donne pas tout. Face à l'hostilité de la nature, l'homme se sent étranger dans ce milieu qui lui résiste. Malgré cette hostilité, l'homme use de son action pour transformer la nature selon ses désirs.

La deuxième forme d'aliénation fait état du rapport entre l'homme et son prochain. Dans son travail, l'ouvrier est dépossédé de sa sueur et de son produit dont les bénéfices reviennent au capitaliste. L'ouvrier est exploité car on lui paie un salaire de misère qui ne lui permet pas de satisfaire ses besoins, mais de manger pour être sur pied le lendemain. Ici, l'ouvrier n'est pas heureux parce qu'il est exploité, et cette exploitation risque de l'affecter jusqu'à ne pas pouvoir développer son intelligence. Le travail de l'ouvrier, dit Marx, « mortifie son corps et ruine son esprit ».

La troisième forme d'aliénation réside dans le rapport entre l'homme et la machine. Sous ce rapport, l'homme est étranger à lui-même puisqu'il ne se reconnaît pas dans son travail. Si au 19^{ème} siècle le capitaliste avait besoin de main-d'œuvre pour fructifier son entreprise, aujourd'hui, avec l'avènement de la machine, l'ouvrier se sent étranger à son travail. Bien que la machine aide l'homme dans sa tâche en l'allégeant et bien qu'elle augmente la productivité, la machine rend l'homme aliéné et étranger à son œuvre. Elle ne participe pas au développement intellectuel de l'ouvrier.

L'utilisation excessive du machinisme aura pour conséquence le chômage. Mais il ne faudrait pas rejeter la machine, il faudrait plutôt la maîtriser pour ne pas être son esclave et qu'elle puisse être humainement rentable à son utilisateur. Pourtant, malgré son impact négatif, la machine participe à l'épanouissement de l'homme : ce sont les loisirs. De pareils jeux développent les capacités intellectuelles et physiques de l'homme ; et c'est ce que l'occident a très tôt compris pour avoir mis à la disposition des enfants des jeux.

Senghor : Il n'y a pas d'égalité mathématique entre les cultures mais de complémentarité

Chapitre VI _____ INDIVIDU ET SOCIÉTÉ

Introduction

La société et l'individu entretiennent des rapports complexes. Il existe un rapport de préséance entre les deux : qui, de l'individu ou de la société, existe avant l'autre ? L'autre rapport qu'ils entretiennent serait-il conflictuel ou apaisé ? On sait que toute société est régie par des normes, l'homme de son côté est un être de désir et de liberté. C'est pourquoi il n'accepte pas passivement les normes, qu'il défie souvent. Or, c'est à partir de ces normes que les individus sont jugés : ils sont dits normaux s'ils se conforment aux normes ou anormaux s'ils ne s'y conforment pas, et des sanctions sont prévues contre ceux qui défient les normes. Enfin, l'homme peut-il se passer de la société ? Est-il un animal solitaire ou un animal politique ? Est-il naturellement sociable ? Est-il ce que la société fait de lui ? Les réponses à ces questions feront mieux ressortir les rapports entre l'individu et la société.

I. Individu, personne et société

1. Rapport d'antériorité entre la société et l'individu

L'individu est un spécimen, une unité appartenant à une famille ou à une espèce. De ce fait, on peut parler d'individu dans le règne animal et le règne végétal. Mais on utilise le plus souvent le terme individu pour désigner la personne. La société, quant à elle, est un ensemble d'individus. Là encore, le terme société n'est pas exclusivement réservé à l'espèce humaine puisqu'on parle de société animale ou végétale. Puisqu'une société est constituée

d'individus, ou plus exactement de personnes, on pourrait se demander qui préexiste à l'autre.

Dans l'établissement du rapport d'antériorité entre l'individu et la société, **Aristote** part de l'analyse du tout et de la partie. Il dit que « *le tout existe avant la partie* », c'est à dire que la société (le tout) existe avant l'individu (la partie). Ainsi, dans un rapport de préséance, concevoir l'individu avant la société ou sans la société est absurde aux yeux d'Aristote. Pour lui, la société est naturelle et l'homme ne peut vivre que dans la société. Il affirme qu'il y a une sociabilité innée en l'homme pour dire que les hommes sont, par nature, des êtres sociaux. « *L'homme qui vit en dehors de la société est soit un dieu soit une bête brute* », pense Aristote. **Marx** pense la même chose et considère que l'individu réel ne préexiste jamais à la société. Pour lui, c'est la société qui existe avant l'individu.

Jean Jacques Rousseau et **Thomas Hobbes** ne partagent pas la conception d'Aristote et de Marx. Dans leur hypothèse de l'état de nature, ils estiment que l'homme est homme sans la société et qu'il existe avant la société. Dans son Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau avance que l'homme vivait solitaire, heureux et libre, il n'avait pas besoin de ses semblables car la nature pourvoyait à tous ses besoins. Mais des circonstances telles que les catastrophes naturelles et la menace des bêtes fauves amenèrent les hommes à se regrouper et à vivre en société. Rousseau en déduit que la société n'est pas une nécessité, mais un accident.

2. L'homme est-il ce que la société fait de lui ?

Si l'homme ne peut pas vivre en dehors du groupe, cela voudrait-il signifier qu'il n'est rien sans la société ? En tout cas, il semble que c'est dans la société que l'homme se socialise et se réalise par l'éducation. Selon Aristote, Auguste

Comte et Karl Marx, l'homme est ce que la société fait de lui. Mais Jean Paul Sartre réfute cette conception.

Aristote est parti de l'affirmation selon laquelle l'homme est un « *zoon politicon* » c'est-à-dire un animal politique (social). Dire qu'il est un animal fait pour vivre en société, c'est admettre que la société est la condition de son achèvement et de son épanouissement. L'homme vient au monde inachevé, incomplet et c'est dans la société qu'il s'humanise, s'achève et se réalise par le biais des instances de socialisation comme la famille, l'école, les groupes, l'armée, la prison etc. L'homme est donc un produit de la société et il est ce que la société fait de lui. Pour **Auguste Comte**, ce qui fait l'homme, ce n'est pas lui-même, mais le langage, la pensée, le savoir et le savoir-faire, toutes choses qu'il acquiert non de lui-même mais de la société, de ses contemporains et de ses prédécesseurs. Sans la société, l'individu ne serait pas un être humain. **Marx** aussi soutient que l'homme est le produit de la société, car pour lui les conditions matérielles déterminent la pensée. Ce que **Victor Hugo** traduit en d'autres termes lorsqu'il dit qu'on pense différemment selon qu'on vit dans un château ou dans une chaumière.

Pour **Sartre**, c'est faux de dire que l'homme est le produit de la société. Il s'attaque au marxisme qui considère que la société façonne l'homme. Pour Sartre, l'homme est ce qu'il se fait et il fait l'histoire. En affirmant que « *l'essentiel n'est pas ce qu'on a fait de l'homme mais ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui* », Sartre veut dire que l'homme n'est pas ce que la société fait de lui, mais il se fait lui-même.

Au-delà de cette différence de conception, il faut néanmoins reconnaître que l'homme acquiert son humanité dans la société. Hors de la société, il n'est qu'un animal. En effet, on ne peut certes nier que l'homme possède des facultés innées qui permettent de le définir comme un être pensant (*Homo Sapiens*), un être parlant (*Homo Loquens*) et un fabricant d'outils et de techniques (*Homo Faber*). Mais il ne réalise ses facultés, ses aptitudes naturelles que dans la

société, à la différence de l'animal dont tous les comportements sont inscrit à l'avance dans le programme génétique et sont, de ce fait, héréditaires. La preuve que l'homme ne peut vivre que dans la société, c'est **Lucien Malson** qui nous la donne dans son ouvrage Les enfants sauvages. Ces enfants agissent comme des animaux parce qu'élevés par des loups. C'est pour dire qu'avant la rencontre d'autrui ou du groupe ou encore avant l'éducation, l'homme n'est rien, sinon un animal. Par exemple, un chat domestique lâché dans la nature, retrouvera instinctivement les comportements naturels propres à son espèce comme ses instincts de chasse ou de reproduction, instincts qu'il n'a d'ailleurs pas totalement perdus dans sa domestication. L'être humain, au contraire, lorsqu'il est privé, dès ses premières années, de son environnement culturel, survivra difficilement. Même s'il survit, il restera en deçà de l'animalité, et ce définitivement, si la société le récupère trop tard.

II. Rapports conflictuels entre la société et l'individu

La vie en communauté rend difficiles les rapports entre hommes. C'est pourquoi **Kant** parle d'une « *insociable sociabilité* », c'est-à-dire que les hommes ont une disposition naturelle à vivre en société mais l'envie, la jalousie et les passions qu'ils éprouvent pour leurs semblables éveillent en permanence des conflits, ce qui rend leur cohabitation difficile. Au-delà du conflit entre individus, il y a un autre conflit qui oppose l'individu à la société. En effet, ce rapport conflictuel a toujours existé car l'individu socialisé n'accepte pas passivement les valeurs, règles et normes que la société lui impose. Ces normes sont contraignantes, ce qui amène **Schopenhauer** à affirmer que « *toute société a pour compagnie inséparable la contrainte* » ; ce qui voudrait dire que par respect pour les normes, l'homme devrait pouvoir lutter contre ses propres désirs. Mais **Freud** soutient qu'on ne doit pas négliger ce qu'il y a d'animal dans notre nature. Il dit : « *Notre idéal de civilisation n'exige pas qu'on renonce*

à la satisfaction de l'individu ». Pour lui, en refoulant souvent nos désirs sexuels, on peut provoquer des troubles ou des déséquilibres en nous. Mais il faut reconnaître qu'à cause des normes, il est impossible de faire tout ce qu'on veut. D'ailleurs, ces normes prévoient des sanctions contre toute personne qui les défie.

Malgré ce caractère contraignant des normes, l'homme se sent toujours bien dans sa société, et c'est paradoxal. Voilà pourquoi, dans la définition qu'il donne à la société, **Alain** met en évidence **le caractère paradoxal du lien social**. Le lien social c'est ce qui unit les hommes et leur permet de vivre ensemble. Le paradoxe de la vie en société, dit Alain, c'est que l'homme aime la société où il vit en même temps qu'il en subit les règles. Le lien social est tel que dans certains cas, l'individu est prêt à donner sa vie pour défendre la société lorsqu'elle est menacée, d'où l'idée du patriotisme.

En somme, lorsque la société se met en place, il y a un conflit qui s'installe entre l'individu et la société. Ainsi, tant qu'il y aura des normes, des hommes les violeront et la société sévira par le biais des sanctions. Mais il faut reconnaître que la transgression des normes est bénéfique pour l'évolution de la société, car c'est à force de transgresser les normes que ces dernières sont améliorées.

III. Les normes sociales : le normal et l'anormal

Le processus par lequel l'homme est socialisé n'est pas sans conflit, car l'homme n'accepte pas passivement les normes et les règles que la société lui impose. Et c'est précisément à partir de ces normes que les individus sont jugés. La norme est consubstantielle à l'existence de la société. C'est elle qui permet à la société, non seulement de se constituer, mais aussi de subsister. On ne saurait concevoir une société sans normes. Le corollaire de la norme et de la règle, c'est la punition ou la sanction lorsqu'il y a transgression. En ce sens, toute

société surveille ses membres et les punit suivant la gravité des fautes. Mais l'homme n'accepte pas passivement les règles qui lui sont imposées du fait qu'il est un être libre et surtout un être de désir. Il y a donc constamment une opposition entre ce que l'homme veut ou désire et ce que la société permet ou autorise ; et la socialisation n'est possible que lorsque l'homme renonce à la satisfaction de certains de ses désirs et appétits. Par conséquent, l'homme ne peut se permettre de tout faire car tout n'est pas permis. Comme le dit **Emile Durkheim**, il doit se soumettre aux exigences de la morale « *au nom de laquelle l'opinion juge et les tribunaux condamnent* ». La soumission à la morale mais aussi à la conduite du plus grand nombre est considérée dans toute société comme conduite normale. L'anormalité, considérée dans certains cas comme pathologie, désigne toute conduite de défiance ou de déviance par rapport à la norme.

Le normal désigne l'ensemble des conduites et comportements qui sont adoptés par le plus grand nombre dans une société donnée. Les normes dans une société couvrent des domaines aussi divers que variés, qui vont du vestimentaire au culinaire en passant par le sexuel, le langage mais aussi le travail. Ce qui est normal dans une société peut être absolument anormal dans une autre, d'où la diversité et la relativité des normes.

L'anormal renvoie à l'ensemble des conduites et comportements adoptés par la minorité dans une société donnée. Les comportements anormaux sont-ils de simples déviations ou doit-on plutôt les juger comme relevant du registre du pathologique que la psychologie doit prendre en charge ? En tout état de cause, la déviance est un choix de vie que la société doit considérer. Cela, d'autant que les comportements déviants, au départ, finissent par gagner toute la société et triompher si l'on n'y prend garde. Est-on autorisé alors à juger les sociétés ou des valeurs sociales à partir des critères empruntés à une autre société ? Enfin, y aurait-il des conduites anormales qui seraient réprouvées par tous et universellement ?

Le but de la socialisation est d'adapter l'individu à la société. Tous les individus qui ne réussissent pas à s'adapter sont exclus ou s'auto exclus de la société ; on les nomme des marginaux, c'est à dire ceux qui vivent en marge de la société. Ce qui caractérise **les marginaux**, c'est qu'ils n'ont pas de valeur à proposer à la société, et leur vie traduit un malaise, une incapacité à vivre comme les autres. **Les déviants**, par contre, refusent de se conformer aux normes établies par la société. Ils défient les règles sociales en leur opposant d'autres règles. Leur déviance est généralement porteuse de progrès pour la société. C'est le cas des prophètes, des réformateurs, des révolutionnaires mais aussi des savants, des philosophes et des artistes. Leur caractéristique commune, c'est qu'ils ont un génie propre et des idées propres à faire valoir dans une société. Mais au nombre des déviations, hélas, il y a surtout les déviations sexuelles, appelées aussi perversion sexuelle, et la plus connue de ces déviations est l'homosexualité. Il existe d'autres formes de perversions sexuelles comme la pédophilie, la zoophilie, le nudisme, l'exhibitionnisme etc. Le plus paradoxal des cas de déviance reste la maladie mentale appelée aussi **folie**. Ce sont des individus normaux qui, arbitrairement, jugent la folie sans avoir jamais été eux-mêmes fous. Mais du fait de son comportement et de son discours décousu, le fou est jugé, rejeté et disqualifié.

Notes

Il faut, par ailleurs, faire la différence entre **société** et **communauté**. La communauté correspond à ce qu'on nomme parfois les «sociétés traditionnelles» ou « sociétés primitives ». La communauté renvoie à des groupes humains dans lesquels l'idée d'individu autonome n'existe pas. Les contraintes collectives sont très fortes, la place de chacun en fonction de son âge, de son sexe, de son statut est strictement déterminée (on peut penser au

système des castes). Les relations au sein des communautés sont contraignantes, mais elles correspondent aussi à des liens sociaux intenses, à des formes diverses de solidarité. Les logiques collectives l'emportent qu'il s'agisse de la répartition des biens, des mariages, de l'éducation des enfants etc.

La société, par contre, renvoie à la modernité. Les sociétés sont des groupes humains fondés sur le primat de l'individu et les rapports entre ces individus reposent sur des compromis entre leurs intérêts. Ces relations sont impersonnelles et elles reposent sur une « volonté réfléchie ». On ne peut donc parler de société que pour une période déterminée de l'histoire. A partir du 18^{ème} siècle, l'individualisme est devenu une valeur en occident. La preuve, les enfants s'affranchissent de leurs parents pour s'affirmer. L'émergence de l'individu a ainsi marqué le passage de la « communauté » à la « société ». Mais Marx déplore le fait que la modernité ait plongé l'individu dans les « eaux glacées du calcul égoïste ». Marx exprime parfois une nostalgie pour l'ordre des sociétés précapitalistes où régnait la solidarité corporative.

Sartre : «Jamais nous n'avons été aussi libres que sous l'occupation allemande», Lettres françaises 1944.

Sartre : Malgré que l'homme soit en situation, il est libre par rapport à la société. La situation n'est pas quelque chose qui limite la liberté, elle est ce à partir d'où commence la liberté.

Lucien Malson. A travers ses nombreuses études cliniques d'enfants ou d'adolescents ayant vécu tout ou une partie de leur vie sans contact avec leurs congénères humains, il démontre que « le comportement chez l'homme ne doit pas à l'hérédité spécifique ce qu'il lui doit chez l'animal » (p.8).

Enfants sauvages : On appelle " enfants sauvages " de jeunes êtres que le sort a condamnés à vivre seuls et qui ont été, longuement, privés d'éducation. Spécialiste en psychologie sociale, Lucien Malson, expose ici la totalité des cas connus, les envisage d'un point de vue critique et en tire la leçon. Deux textes illustrent la suite à l'analyse de Lucien Malson : les études de Jean Itard sur le " Sauvage de l'Aveyron ".

Chapitre VII _____ DE LA CONSCIENCE A L'INCONSCIENT

Introduction

Le mot conscience vient du latin « cum scientia » qui signifie « accompagné de savoir ». Etre conscient, c'est penser, agir ou sentir tout en sachant que l'on pense, que l'on agit ou que l'on sent. C'est une perception ou une connaissance de soi-même, de ses actes et du monde. Le dictionnaire Lalande entend par conscience cette « *intuition que le sujet a de ses états et de ses actes* ». L'inconscient, par contre, désigne une dimension de notre psychisme, de notre personnalité. En psychanalyse, l'inconscient renvoie à l'ensemble des représentations et des désirs inaccessibles à la conscience et souvent refoulés par elle. La conscience et l'inconscient ont une histoire, car on est passé de l'une à l'autre dans la manière de concevoir l'homme. Pendant longtemps, la conscience a été synonyme de raison, et l'homme était défini comme un être pensant qui contrôle ses pensées. Mais **Freud** va révolutionner les choses en introduisant l'inconscient pour redéfinir l'homme et montrer qu'il n'est pas toujours maître de ses pensées. Avec cette redéfinition de l'homme, plusieurs questions s'imposent : La théorie de l'inconscient ne réduit-elle pas l'homme à un être de désirs plutôt qu'à un être de raison ? Accorder à l'inconscient une place plus grande que celle de la conscience, n'est-ce pas nier la liberté de l'homme et admettre l'absence de raison chez lui ? **Sartre** pense que l'inconscient, tel que formulé par Freud, est une pure fiction. Pour lui, le fait de

se réfugier derrière l'inconscient pour ne pas assumer la responsabilité de nos actes, relève de la mauvaise foi.

I- La conscience

1. Conscience psychologique et conscience morale

Il existe plusieurs formes de conscience, mais nous n'en retenons que deux. La conscience est dite **morale** lorsque le sujet analyse son acte après l'avoir accompli et lorsqu'il en tire un sentiment de satisfaction ou d'insatisfaction. La conscience morale est normative, car c'est un « juge intérieur » qui permet à l'homme de juger ses actes. C'est avec ce type de conscience que l'homme éprouve des regrets ou des remords. Rousseau la nomme « juge infaillible du bien et du mal ». La conscience est dite **psychologique** lorsqu'elle rend le sujet capable de percevoir sa propre activité psychique, c'est à dire lorsque l'individu est capable de revenir par la pensée sur ce qu'il fait pour mieux analyser son intériorité et pour mieux guider ses actes. Descartes estime que c'est ce retour de la pensée sur elle-même qui permet à l'homme de bien conduire sa raison.

En fait, le mot conscience a tardivement été utilisé en philosophie. On utilisait des termes comme pensée, raison ou esprit, et c'est **René Descartes** qui a été le premier à avoir assimilé la conscience à la raison à partir de son cogito. La conscience liée à la pensée est donc née avec Descartes lorsque celui-ci a mis en évidence que le « *je pense* » était le premier principe métaphysique et la condition de toute certitude. Le cogito cartésien est issu du doute hyperbolique qui fait table rase de tout. Mais Descartes s'est rendu à l'évidence qu'il peut douter de tout sauf qu'il est en train de douter. Etant donné que seule la pensée résiste au doute, Descartes a pu avouer : « *Même si je doute de tout, je ne peux pas douter que je suis en train de douter* », d'où son slogan « *je pense donc je suis* ». Pour lui, l'homme est une res cogitans (substance ou chose pensante),

« *une substance dont toute la nature ou l'essence n'est que de penser* ». Chez Descartes, c'est la conscience qui définit l'homme. Mieux, il affirme que la conscience peut exister sans se rapporter au monde, c'est à dire que la pensée s'enferme sur elle-même et se suffit à elle-même. Cela veut dire que pour exister, la conscience n'a pas besoin du monde, d'où le solipsisme qui signifie solitude de l'esprit. Le point de vue de Descartes sera analysé par les phénoménologues **Husserl**, **Maurice Merleau-Ponty** et **Jean Paul Sartre** qui reprochent à Descartes son solipsisme.

2. Critique des phénoménologues

Les phénoménologues définissent, d'emblée, la conscience comme conscience de quelque chose. « *Tout cogito, affirme Husserl, a un cogitatum* » (toute conscience est conscience de quelque chose). La conscience, pour lui, est une **intentionnalité**, c'est à dire une tension vers le monde, un surgissement ; elle n'a rien d'intérieur, elle est pure extériorité. Cela veut dire que la pensée porte toujours sur un objet. Pour **Sartre**, la conscience se détermine dans le rapport avec autrui. Il écrit dans *l'Etre et le néant* : « *Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même* ». C'est donc à travers le regard de l'autre et de ses jugements que je peux me connaître. Il ajoute : « *Percevoir un arbre, c'est s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer là-bas, par-delà soi vers ce qui n'est pas soi ; là-bas près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne peut se diluer en moi ; hors de lui, hors de moi* », Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité, 1939. La position sartrienne de la conscience s'établit comme une négation du solipsisme cartésien. Pour Sartre, ce n'est pas dans la solitude que l'on prend conscience de soi, mais au cœur du monde et des autres. Le face-à-face cartésien - entre soi et soi-même - serait une illusion.

Le solipsisme cartésien sera également critiqué par **Pierre Gassendi** qui, dans une objection adressée à Descartes, a dit : « *Je pense, dites-vous, mais que pensez-vous ? Car enfin, toute pensée est pensée de quelque chose* ». A cela, Descartes a répondu : « *Quoi que je pense, je pense* », pour dire que peu importe ce qu'il pense, l'essentiel est qu'il pense.

A travers ces différentes conceptions de la conscience, peut-on vraiment dire que toutes les actions de l'homme sont le fait de la conscience ? Autrement dit, peut-on dire que tout l'être de l'homme se réduit à la conscience ? Le psychisme de l'homme est-il entièrement conscient ? L'homme est-il entièrement maître de ses pensées et actes ? C'est précisément cette conception réduisant le psychisme à la conscience qui sera bouleversée avec la découverte de l'inconscient par le fondateur de la psychanalyse, **Freud**.

La conscience semble souvent nous échapper, car elle peut être influencée par ce qui n'est pas elle : le corps pour **Spinoza** puis **Freud**, la société pour **Marx** ou les instincts les plus vils pour **Nietzsche**. Marx, Nietzsche et Freud sont surnommés les « **maîtres du soupçon** » parce que chacun soupçonne que derrière toute action humaine, il y a un motif inconnu qui fait agir l'homme à son insu. Ces trois philosophes vont faire le procès de la conscience et montrer que **la conscience de soi ne correspond pas à la connaissance de soi**.

Selon **Spinoza** la conscience de soi s'apparente à une « *illusion de connaissance* ». Autrement dit, l'homme se trompe en pensant être maître de ses actes. D'après **Nietzsche** « La conscience est la dernière et la plus tardive évolution de la vie organique, et par conséquent ce qu'il y a de moins accompli et de plus fragile en elle » (Le Gai Savoir). Il ruine la primauté de la conscience posée par Descartes et estime qu'il serait illusoire de trouver des motifs conscients à tous nos actes. Ces actes traduisent plutôt un conflit de nos instincts ou désirs inavoués. La conscience est également influencée par la société. En à croire **Marx** et **Engels** dans l'Idéologie allemande « *La conscience est d'emblée un produit social et le demeure aussi longtemps qu'il*

existe des hommes » c'est-à-dire la conscience est toujours déterminée de l'extérieur. C'est **Freud** qui, véritablement, va bouleverser l'idée selon laquelle l'homme contrôle ses pensées. Le concept d'inconscient suppose que notre vie psychique est, pour une grande partie, dictée par des forces à notre insu. Ce qui permet de dire que l'homme est étranger à lui-même, il ne se connaît pas et ne maîtrise pas grand-chose de son esprit. Si la majorité de ses pensées et des ses actes lui échappe, l'homme peut-il être tenu responsable de ce qu'il pense et de ce qu'il fait ? Comment une telle mutation, de la conscience à l'inconscient, a-t-elle bien pu s'opérer ?

II- L'inconscient : portée et limites

1. La théorie de l'inconscient de Freud

Avant **Freud**, des philosophes comme **Leibniz**, **Spinoza** et **Nietzsche** ont été les précurseurs d'un inconscient psychique. Freud sera, plus tard, le porte-étendard de cette philosophie. Il considère que l'inconscient est constitué de souvenirs et de sentiments éprouvés au cours de l'enfance, y compris les pulsions sexuelles ou libido. La première théorie qu'il élabore en 1900 présente le psychisme humain sous la forme d'une topique constituée de la **conscience**, du **préconscient** et de l'**inconscient**. L'inconscient étant constitué des désirs refoulés et de pulsions, le préconscient étant l'instance de la censure qui aide la conscience à refouler les désirs non compatibles avec l'ordre social mais qui ont réussi à tromper la vigilance du préconscient. A partir de 1920, Freud introduit la seconde topique constituée du **moi**, du **surmoi** et du **ça**.

Le moi appelé aussi conscience

En psychanalyse, le moi désigne l'une des trois instances de l'appareil psychique, aux côtés du ça et du surmoi. Il est en contact avec la réalité

extérieure. Il tient rigoureusement compte des interdits et censure tout désir non compatible avec l'ordre social. Il subit la pression du ça. La formation du moi commence à la naissance, dès les premières confrontations avec le monde extérieur. Le moi apprend à modifier son comportement en contrôlant les pulsions socialement inacceptables. Il a un rôle de médiateur entre les pulsions inconscientes et les critères sociaux et personnels acquis.

Le surmoi appelé aussi censeur

Il est constitué par l'ensemble des interdits parentaux ou sociétaux. Depuis la prime enfance, les règles et les normes établies censurent certains désirs, les empêchent de se réaliser ; tout individu intériorise ces règles. Avant même que ces désirs qui proviennent de l'inconscient arrivent à la conscience, ils subissent le contrôle rigoureux du surmoi. Si ces désirs sont conformes à l'ordre établi, ils passent ; s'ils ne sont pas conformes, ils sont systématiquement refoulés. Selon Freud, cette lutte se déroule à l'insu du sujet conscient. Il dit que le moyen propice pour tromper la vigilance du surmoi, c'est le sommeil.

Le ça ou inconscient

Le ça est dominé par le principe de plaisir qui pousse l'individu à accéder immédiatement à ses désirs. Dans la théorie de Freud, le ça est constitué de l'ensemble des pulsions et tendances qui sont en nous depuis notre naissance. L'énergie qui est à la base de ces tendances d'origine sexuelle, Freud la nomme libido. Le ça est donc composé de la libido et de l'ensemble des désirs qui ont été refoulés depuis l'enfance. Il ignore le temps, c'est pourquoi tous les désirs refoulés, rejetés dans l'inconscient attendent un moment propice pour se réaliser. Ils ne disparaissent pas, leur réalisation peut emprunter des voies détournées comme le rêve ou la création artistique et littéraire par ce que Freud nomme sublimation. A ce sujet, Freud dit que « le rêve est la voie royale qui mène vers l'inconscient ». Mais le rêve n'est pas le seul moyen pour accéder à

l'inconscient, il y a aussi les actes manqués, la psychanalyse (la technique du divan qui se substitue à l'hypnose) ou la névrose.

Au total, le noyau de toutes les tendances humaines est la libido. Et Freud dira que cette libido renferme la pulsion de vie appelée Eros et la tendance de mort appelée Thanatos. **Eros** nous incline vers tout ce qui est satisfaction des désirs sexuels et les variantes de ces désirs que sont l'affectivité, l'amour pour les parents, les amis, les frères etc. **Thanatos**, c'est tout ce qui nous incline vers l'agressivité, les sentiments négatifs de destruction envers soi-même et les autres. Dans ce contexte, le **complexe d'Œdipe** se présente depuis l'enfance à travers ces deux pulsions : Eros et Thanatos. Chez l'enfant, dit Freud, Eros se fixe sur le parent de sexe opposé et Thanatos sur le parent du même sexe. Chez la fillette, on parlera volontiers de **complexe d'Electre**. Sur ce même registre, Freud donne à la notion de sexualité un sens qui déborde la signification courante du terme. Il reconnaît l'existence d'une sexualité infantile qui s'exprime à travers trois stades. Le **stade oral** qui met l'accent sur la bouche, le **stade anal** qui est centré sur l'anus et le **stade génital** tourné vers les parties génitales. Selon Freud, le bon ou le mauvais déroulement de la sexualité infantile se répercute sur celle de l'adulte.

Ce que la théorie de Freud apporte comme nouveauté, c'est que les troubles de la personnalité trouvent leur explication et, dans certains cas, leur solution lorsque, par la technique de l'analyse, on parvient à remonter à l'enfance des patients et à découvrir les aspects troublants ou traumatisants de leur histoire. Cependant, la théorie psychanalytique de Freud n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes. Peut-elle prétendre être une science au même titre que les sciences expérimentales, les sciences humaines ou les sciences formelles ? Admettre l'existence d'un inconscient psychique, n'est-ce pas ôter à l'homme la responsabilité qui est liée à sa liberté ? Accepter l'existence d'un inconscient, dit Sartre, c'est fournir à l'homme un alibi pour fuir devant ses responsabilités.

Est-il donc concevable de définir l'homme, non pas comme un être de raison, mais plutôt comme un être de désirs ?

2. Portée et limites de la théorie de l'inconscient

En découvrant l'inconscient, Freud a apporté une révolution à la conception de l'être humain. L'interprétation des rêves et la technique du divan vont lui permettre de faire du patient un acteur de sa propre guérison. Lorsque Freud applique les théories de la psychanalyse aux autres phénomènes sociaux telles que la religion, la création artistique et littéraire, il fait une œuvre révolutionnaire mais dont la portée peut être relativisée. En tout état de cause, son influence sur la littérature, notamment sur le courant surréaliste est incontestable. L'interprétation que Freud fait de la religion n'est pas éloignée de celle des matérialistes (Marx, Engels). Il faudra noter qu'à partir de Freud et autour de lui, plusieurs théoriciens de la psychanalyse émergent, ils critiquent et complètent à la fois l'œuvre du maître. Ils ont pour noms **Karl Gustav Jung** et **Alfred Adler** qui ajoutent à la théorie freudienne l'idée d'un inconscient collectif. La réaction de Freud face aux critiques de ses disciples sera l'excommunication.

La théorie psychanalytique qui se veut scientifique est-elle inattaquable, non critiquable ? Le critère de scientificité d'une théorie, dira **Karl Popper**, c'est sa falsifiabilité. Cela revient à dire que pour être vraie, il ne suffit pas pour une théorie d'avoir un caractère expérimental, mais il faut surtout que les faits sur lesquels la théorie se base puissent être soumis à la vérification et soient confirmés ou infirmés. Certes, la pratique clinique freudienne a donné des résultats appréciables, mais une théorie scientifique ne peut pas tout justifier, tout expliquer ou encore avoir toujours raison. Si donc la théorie de Freud ne se prête pas à des améliorations ou à un dépassement, elle ne saurait prétendre à la

scientificité. Toute vérité scientifique, dit **Gaston Bachelard**, est en suris parce que la science avance par rectifications successives de ses erreurs.

Conclusion

Au plan philosophique, l'inconscient introduit l'idée d'une détermination, d'un déterminisme face à la liberté. L'homme serait-il libre ou plutôt entièrement déterminé par son inconscient au sens où il dirait que c'est l'inconscient qui agit en lui ? Pour cette raison, Sartre récuse l'idée d'un inconscient psychique. L'homme est liberté et sa nature entière, c'est d'être libre ; et c'est en ce sens qu'il est entièrement responsable, dit Sartre. Se réfugier derrière l'inconscient pour justifier un comportement, c'est de la mauvaise foi, conclut Sartre pour qui l'inconscient est une pure illusion, une fiction.

Notes

Sartre considère que « l'inconscient est la mauvaise foi de la conscience ».

Pour **Descartes**, la conscience se confond avec la pensée et désigne « *tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes ; c'est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir, est la même chose ici que penser* » Principes.

Marx affirme : « *La conscience que chaque homme a de lui dépend du monde qui l'entoure et dépend surtout de l'état économique et matériel de la société. La conscience est le reflet de la société et elle subit tous ses bouleversements.* »

Chapitre VIII—La liberté

Introduction

La liberté est généralement définie comme la possibilité d'agir sans contrainte ni obstacle. Etre libre, c'est donc faire ce qu'on veut. Mais peut-on faire ce que l'on veut dans la société ? N'y a-t-il pas des contraintes sociales et naturelles qui nous empêchent de faire ce que nous voulons. L'homme qui se croit libre, l'est-il réellement ? Au fait, qu'est-ce que la liberté ? A travers les conceptions philosophiques, nous examinerons trois points de vue : (1)un qui considère que la liberté est possible, (2)un autre qui estime que la liberté est illusion et enfin (3)le troisième point de vue qui pense que la liberté est possible mais il faut la conquérir.

I- La liberté, une réalité.

Il y a une conception philosophique qui fonde la liberté sur le libre-arbitre. Le mot vient du latin « **liberum arbitrium** » qui signifie « le pouvoir de choisir ». Le libre-arbitre, c'est cette liberté de choix entre plusieurs actions possibles. Pour **Descartes**, tout homme dispose du libre-arbitre c'est-à-dire de la faculté de choisir sans contrainte. A son avis, agir volontairement, c'est la même chose qu'agir librement. L'homme est maître de lui-même et le libre-arbitre le rend responsable de ses actes. Dès lors qu'on agit librement, on est responsable de ses actes, et c'est ce que **André Gide** démontre dans son ouvrage Les Caves du Vatican avec un personnage mystérieux du nom de **Lafcadio**. Ce dernier, pour

tester qu'il est libre de faire ce qu'il veut, a choisi de jeter un vieil homme hors d'un train qui roulait à vive allure. Pourtant, ce vieil homme ne lui a rien fait, mais Lafcadio voulait simplement avoir la preuve que, grâce à son libre-arbitre ou son pouvoir de choisir, il est libre de faire ce qu'il veut. Un tel geste est appelé acte gratuit, c'est-à-dire un acte que rien ne justifie ou qui se fait sans aucune raison. Cette même conception de la liberté comme libre-arbitre se trouve chez **Sartre** qui affirme que l'homme, grâce à son pouvoir de choisir, agit librement. Pour lui, même ne pas choisir c'est choisir, et ce choix est toujours libre. Quoi que l'homme puisse faire, il est libre, et c'est ce que Sartre affirme dans L'Être et le néant : «*L'homme est condamné à être libre*». Cela veut dire que quoi qu'il fasse et quelle que soit la situation, l'homme agit toujours librement et est responsable de ses actes. Sartre s'oppose aux philosophes du soupçon **Marx**, **Nietzsche** et **Freud** qui pensent que l'homme n'est pas être libre parce qu'il est manipulé par des causes inconscientes. Ces derniers défendent l'idée que la liberté est impossible et qu'elle est une illusion.

II- La liberté, une illusion.

Nous vivons dans un monde qui obéit à des contraintes qui limitent notre pouvoir d'action et nous empêchent d'être libres. Ces contraintes sont aussi appelées déterminismes. Il y a les déterminismes naturel, biologique, psychologique et social. Le déterminisme naturel permet à l'homme de savoir qu'il vit dans une nature qui obéit à des lois qui ne dépendent pas de sa volonté. On peut citer le temps que l'homme ne peut ni avancer ni reculer ni retenir. Au contraire, l'homme subit le temps. Il en est de même avec la succession du jour et de la nuit, l'éclipse solaire et lunaire, la pluie, le soleil etc. Ce sont autant de phénomènes naturels contre lesquels nous ne pouvons rien. Nous les subissons malgré nous. A côté de ce déterminisme naturel, il y a le déterminisme biologique contre lequel l'homme ne peut rien. Par exemple, on ne peut pas

lutter contre la mort, ni même la vieillesse ; on ne choisit pas non plus sa terre de

naissance, ni ses parents, ni la couleur de la peau, ni sa taille. Ce sont des choses imposées à l'homme. Dans ce cas, où est sa liberté ? Etant donné que l'homme n'a pas son mot à dire sur ces phénomènes naturels, il n'est point libre.

Pour ce qui concerne le déterminisme psychologique, il faut retenir que notre psychisme (esprit) est toujours influencé par quelque chose. En effet, nous croyons être conscients de nos actes alors que notre volonté est déterminée sans que nous en ayons conscience. Pour confirmer cela, Spinoza dit que l'homme est dans l'illusion de la liberté : il se croit libre parce qu'il ignore les causes qui le font agir. Il écrit à ce sujet : « *Les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorent ce qui détermine ces désirs* ». Pour Spinoza, seul Dieu est véritablement libre parce qu'il agit par sans subir aucune contrainte. A la suite de Spinoza, Freud a montré que nous sommes déterminés par l'inconscient que nous ne contrôlons pas mais qui nous contrôle et nous manipule. Du moment que l'inconscient fait agir l'homme à son insu, il ne peut prétendre être libre. Par conséquent, il ne peut être tenu responsable de ses actes. Nietzsche également trouve que l'homme s'illusionne quand il se croit libre, car il est toujours manipulé par ses instincts animaux. Il ajoute que si notre pouvoir était illimité, il nous révélerait que la liberté est une illusion.

Au sujet du déterminisme social, retenons qu'il y a des normes et des règles sociales qui limitent notre liberté. Et dès l'instant qu'elles nous empêchent d'agir comme nous voulons, elles remettent en cause notre liberté. Le sociologue français **Emile Durkheim** dit qu'il y a des lois et des règles que l'homme trouve établies dans la société, qui s'imposent à lui et limitent sa liberté. **Marx**, quant à lui, invoque les conditions matérielles d'existence qui déterminent notre manière de penser. Pour lui, du moment que notre pensée est

influencée par nos conditions de vie, nous ne pouvons être libres, car nous sommes conditionnés à notre insu.

En plus de ces différentes formes de déterminisme, le fatalisme aussi remet en cause la liberté de l'homme. Le fatalisme est une doctrine selon laquelle tous les événements sont fixés à l'avance par le destin. Et si le destin est fixé à l'avance, c'est que l'homme subit la volonté de Dieu. Admettre le fatalisme, c'est donc admettre que l'homme est une marionnette ou un jouet manipulé. Dans ce cas, on ne saurait le tenir responsable de quoi que ce soit. En fait, le déterminisme et le fatalisme donnent l'impression d'être un frein à la liberté, mais les stoïciens pensent que ce n'est pas le cas. Pour eux, c'est en se soumettant à tout ce qui ne dépend pas de soi que l'on est libre. D'où l'idée que la liberté, c'est la soumission ou l'acceptation de la nécessité.

III- La liberté comme acceptation de la nécessité.

Selon les stoïciens, le déterminisme et le fatalisme ne sont pas des obstacles à la liberté. Puisque ce sont des choses qui ne dépendent pas de nous, il faut les accepter, car c'est en les acceptant que l'homme est libre. Rappelons que pour les stoïciens, il y a des choses qui dépendent de nous tels que nos pensées et nos désirs et d'autres qui ne dépendent pas de nous comme la vie, la mort, la maladie, le temps, la vieillesse, nos parents, notre terre de naissance etc. Toutes ces choses sont des phénomènes naturels qui échappent à notre volonté, et les stoïciens estiment qu'être libre, c'est les accepter car tout cela entre dans le cadre du destin. A ce propos, ils ont dit que « *le destin mène qui veut et traîne qui ne veut pas* ». C'est-à-dire que celui qui ne se soumet pas au destin subira le destin par force, mais celui qui se soumet, vivra en paix. C'est pourquoi le stoïcien **Epictète** disait qu'il ne faut pas vouloir que les choses arrivent telles que nous les désirons, mais il faut les accepter telles qu'elles viennent. Ainsi, nous vivrons en paix.

Dans la pensée stoïcienne, la liberté est synonyme de soumission à la nécessité, mais elle peut aussi être une conquête. On peut conquérir la liberté dans le cas où en comprenant le fonctionnement de la nature, on peut agir à notre guise. En effet, découvrir les causes des phénomènes naturels permet à l'homme de prévoir, de ralentir ou d'empêcher le déroulement de ces phénomènes. Sous ce rapport, la découverte des lois de la nature ou des causes, au lieu de limiter la liberté de l'homme, agrandit plutôt sa liberté. C'est en ce sens que l'on peut dire que la liberté est une conquête ou une libération. A la place du mot liberté, **Marx** préfère parler de libération. Pour lui, cette libération passe nécessairement par la révolution de la classe prolétarienne qui, à terme, devra abolir les inégalités sociales entre bourgeois et prolétaires. En conclusion, qu'elle soit une conquête ou une libération, la liberté s'obtient au bout de plusieurs sacrifices, de peines et de souffrances pour pouvoir la mériter. Et ce n'est que dans cette mesure qu'on en sera fier.

Conclusion

Dans son ouvrage De l'esprit des lois, **Montesquieu** fait la différence entre la **liberté philosophique** et la **liberté politique**. La liberté philosophique, dit-il, se rapporte à la volonté libre de l'homme comme l'ont montré Descartes et Sartre alors que la liberté politique renvoie aux droits du citoyen dans la société. La liberté politique est concrète et c'est l'Etat qui garantit aux citoyens la possibilité de jouir de cette liberté. Mieux encore, dans l'Etat, la liberté s'utilise au pluriel. On parlera ainsi de liberté d'expression, de pensée, de marche, d'association, de religion, de syndicat etc. Et toutes ces libertés sont des droits sur lesquels l'Etat doit absolument veiller, d'où les rapports entre l'Etat et la liberté.

Sujets

Obéir, est-ce renoncer à la liberté ?

La contrainte est-elle le contraire de la liberté ?

La contrainte annihile-t-elle la liberté ?

Chapitre IX—L'ETAT

Introduction

L'Etat peut être défini comme un mode d'organisation politique, doté d'un ensemble d'institutions et d'une autorité souveraine s'exerçant sur l'ensemble d'un peuple dans un territoire déterminé. En somme, c'est le pouvoir politique institutionnalisé. Il est composé de trois éléments : **un territoire, une population et un gouvernement**. L'Etat n'a pas toujours existé. Historiquement, il est apparu, sous sa forme moderne, à la fin du Moyen-âge. A cette époque, le pouvoir était centralisé entre les mains d'un souverain qui se prenait pour le représentant de Dieu sur terre et qui revendiquait le droit de vie et de mort sur les sujets. Mais au fil des âges, le pouvoir politique s'est détaché progressivement de son origine divine, donnant naissance à des Etats désacralisés. Et peu à peu, la souveraineté a été pensée comme appartenant au peuple. Le rôle de l'Etat est diversement apprécié : d'aucuns pensent qu'il est garant des libertés et d'autres estiment qu'il menace les libertés. L'Etat serait-il plus à craindre que l'absence de l'Etat ? L'Etat est souvent perçu comme une force contraignante envers les citoyens : il interdit ! Mais, ne peut-on pas voir aussi ce qu'il permet ? Aussi, avec le phénomène de la mondialisation, les Etats sont-ils toujours souverains ? Voilà autant de questions auxquelles nous apporterons des réponses à travers l'analyse des rapports que l'Etat entretient avec la liberté et la mondialisation.

I. La genèse de l'Etat

Les sociétés primitives n'ont pas connu l'Etat ; et pourtant elles étaient bien organisées selon des règles qui garantissaient la stabilité et la cohésion du

groupe. Au fil des siècles, ces sociétés ont donné naissance aux premières formes d'Etat connues dans l'Egypte pharaonique, à Babylone, dans la Grèce et la Rome antiques. Mais au plan historique, l'Etat moderne n'apparaîtra qu'à la fin du Moyen-âge sous la forme de la monarchie de droit divin. Il a fallu des révolutions en Europe, couronnées par la révolution française de 1789, pour renverser la monarchie en remplacement de la démocratie. Du point de vue utopique, l'Etat vient de ce que Rousseau et Hobbes appellent l'état de nature. Tous deux sont partis d'un postulat (hypothèse) selon lequel il existait un état de nature avant l'existence de la société.

Dans son Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau avance que l'état de nature est un état de paix où les hommes vivaient solitaires, libres et heureux. La nature pourvoyait à tous leurs besoins mais à force de la surexploiter et d'être menacés par les bêtes féroces et les catastrophes naturelles, les hommes ont fini par se rendre compte que, séparés, ils disparaîtraient progressivement, alors ils ont décidé de se regrouper pour vivre en société. Pour cela, ils ont conclu un pacte que Rousseau appelle « *contrat social* » qui dispose chaque homme à vivre en groupe et à respecter les lois instituées. Ainsi, est né l'Etat qui est, pour Rousseau, l'incarnation de la volonté générale. Puisque ce sont tous les hommes qui ont élaboré les lois, obéir aux lois de l'Etat, c'est obéir à soi-même. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre la pensée de Rousseau selon laquelle « *l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté* ». Hobbes est également parti de l'état de nature pour justifier l'origine de l'Etat. Mais la manière dont il a analysé cette hypothèse diffère de celle dont Rousseau l'a analysée. Selon Hobbes, l'état de nature est marqué par « *la guerre de tous contre tous* », c'est un état où « *l'homme est un loup pour l'homme* ». Pour mettre fin à cette hostilité qui menaçait la race humaine d'extinction, les hommes ont décidé de vivre en société pour sauver

l'espèce humaine. Ainsi ont-ils signé un contrat social et accepté de se soumettre à un être transcendant, fort et cruel appelé le **Léviathan**, chargé de garantir l'ordre.

Là où Rousseau dit que ce sont les hommes qui ont fait les lois et qui s'y sont soumis par la suite, Hobbes dit que c'est plutôt le Léviathan qui a la charge de régir des lois à suivre impérativement. La terreur qu'il inspire aux hommes a pour but de les amener à renoncer à leur haine, désir immodéré et jalousie et de garantir la paix.

A travers les théories de Rousseau et de Hobbes, il apparaît nettement que l'Etat est situé au-dessus du corps social et sa vocation est de trancher les conflits sociaux. Mais il ne peut remplir une pareille mission qu'en recourant à la force. Comme le dit **Max Weber**, l'Etat revendique « *le monopole de la violence physique légitime* ». Cette violence fera dire à certains penseurs que l'Etat est **liberticide** alors que d'autres y voient un moyen de garantir les libertés individuelles.

D'autre part, l'analyse de la genèse de l'Etat peut nous conduire à l'analyse de **l'origine du pouvoir**, c'est-à-dire **la manière dont on accède à l'Etat** : Tient-on le pouvoir de Dieu, du peuple ou par la force ?

Machiavel (1469-1527) pense qu'on tient le pouvoir par la force. Il dit que le Prince doit être « *fort comme un lion et rusé comme un renard* » pour conquérir le pouvoir et s'y maintenir. En politique, Machiavel ne tient pas compte des considérations morales et religieuses. Pour lui, la fin justifie les moyens : peut importe les moyens mis en œuvre, l'essentiel est de conquérir le pouvoir et de s'y maintenir le plus longtemps possible. Contrairement à Machiavel, **Saint Paul** soutient que toute autorité vient de Dieu et que « *celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu* ». **Jean Jacques Rousseau** soutient lui aussi que toute puissance vient de Dieu, mais il précise que seule la

puissance dont les hommes sont convenus est légitime. **Thomas Hobbes** et **John Locke**, à la place du droit divin, posent le principe du pacte social comme acte de légitimation de l'Etat. Pour eux, on tient le pouvoir du peuple et non de Dieu.

II. Les formes de l'Etat

Une multiplicité de significations a été donnée à l'Etat. Cela est dû aux différentes formes de régimes politiques dont les uns ont disparu et les autres toujours en vigueur. La **démocratie** est considérée aujourd'hui comme le meilleur régime politique, car on suppose que le pouvoir est détenu par le peuple. D'ailleurs, on a l'habitude de dire que c'est le pouvoir du peuple, par le peuple et pour le peuple. Il existe deux types de démocratie : la démocratie directe où le peuple exerce directement sa souveraineté et la démocratie représentative où le peuple élit ses représentants. **L'oligarchie** est un régime politique dans lequel le pouvoir appartient à un petit groupe de personnes ou à une classe privilégiée. **La monarchie** est un régime dans lequel l'autorité réside entre les mains d'un seul homme et est exercée par lui ou par ses délégués. **La théocratie** est un mode de gouvernement dans lequel l'autorité, censée émaner directement de la divinité, est exercée par une caste religieuse. **Le totalitarisme ou fascisme** est un régime qui n'admet qu'un parti politique, donc aucune opposition. Exemple l'Allemagne nazie sous Hitler, l'Italie sous Mussolini et l'ex-Urss. **La gérontocratie** est un régime politique où les plus âgées sont à la tête de l'Etat. **La ploutocratie** est le régime où les plus fortunés sont à la tête du gouvernement. **L'aristocratie** est le gouvernement des meilleurs ou des nobles.

Devant cette pluralité de régimes politiques, il y a des penseurs qui sont pour la démocratie comme **Rousseau, Montesquieu et John Locke**, tandis que **Platon** est

favorable pour l'aristocratie. On se rappelle son souhait de voir les rois philosophes ou les philosophes rois. Contrairement aux penseurs qui sont pour un tel régime politique, il y en a d'autres qui ne sont favorables ni pour l'un ni pour l'autre, ils sont pour la disparition pure et simple de l'Etat qui n'existe, pensent-ils, que pour étouffer les individus et remettre en cause leur liberté.

III. Les fonctions de l'Etat

Les fonctions de l'Etat sont à analyser sous un double angle, au plan intérieur et extérieur. **Sur le plan intérieur**, l'Etat a pour missions d'assurer la sécurité des biens et des personnes et de garantir les libertés individuelles. Pour cela, il dispose de moyens contraignants que **Louis Althusser** appelle **appareils répressifs d'Etat** comme la police, la gendarmerie, l'armée, la douane, les sapeurs pompiers etc. Ils sont dits répressifs parce qu'ils répriment, punissent et rappellent à l'ordre ceux qui violent la loi. Parallèlement, l'Etat dispose d'**appareils idéologiques d'Etat** comme l'école, les syndicats, les lieux de culte etc. **Sur le plan extérieur**, l'Etat a pour rôle d'assurer l'intégrité territoriale au moyen de l'armée.

Etant donné que l'Etat a la possibilité de sévir par le biais de ses institutions compétentes, il est légitime de dire qu'il est une source de contrainte sur les individus. Néanmoins, il leur accorde des droits et veille sur leurs libertés et sécurité, d'où les rapports entre l'Etat et la liberté. En fait, il existe, entre les doctrines politiques et philosophiques, de profondes divergences sur la conception de l'Etat. Il y a des penseurs **étatistes** qui souhaitent le renforcement de l'Etat et d'autres qui sont des **anti-étatistes**, qui souhaitent la disparition de l'Etat.

IV. Etat et liberté

1. L'Etat, garant des libertés

Rousseau, Hobbes, John Locke, Hegel, Spinoza, et ont une vision positive de l'Etat : ils pensent que l'Etat garantit les libertés. **Rousseau**, dans son Contrat social, soutient que l'Etat ne menace pas les libertés. A son avis, « *il n'y a point de liberté sans lois* ». En d'autres termes, aussi contraignantes qu'elles puissent être, les lois garantissent néanmoins la liberté des hommes. Pour **Hobbes**, le pouvoir de l'Etat doit être absolu ; faute de quoi les hommes tomberaient de nouveau dans la violence. Et c'est cette absoluté qui garantit, selon lui, les libertés individuelles. **John Locke** affirme, pour sa part, que même si l'Etat est un instrument qui assure la liberté ainsi que la sécurité des biens et des personnes, son pouvoir doit être quand même limité, il ne doit pas empiéter sur la propriété privée des hommes. John Locke est un des penseurs de la libéralisation. Il voudrait que l'Etat intervienne le moins dans les affaires des hommes. C'est ce qu'on pourrait résumer en cette expression « *Moins d'Etat et le mieux d'Etat* ». De l'avis de **Spinoza**, l'Etat est la condition de réalisation de la liberté. **Hegel**, quant à lui, sanctifie l'Etat, il a tendance à le diviniser car il pense que c'est dans l'Etat que l'être humain peut se réaliser. N'est-il pas paradoxal que l'Etat, une invention des plus humaines, soit souvent décrié et accusé d'aller à l'encontre des intérêts des individus ? Pour Hegel, tout au contraire, « *Tout ce que l'homme est, il le doit à l'Etat ; c'est là que réside son être. Toute sa valeur, toute sa réalité spirituelle, il ne les a que par l'Etat* ».

Si tous ces penseurs ont une vision positive de l'Etat, d'autres ont, au contraire, adressé à l'Etat de vives critiques : ce sont les anti-étatistes.

2. L'Etat, une menace pour la liberté

L'Etat a été institué, en principe, pour jouer le rôle d'arbitre. Mais en réalité, l'Etat n'est jamais neutre. Il est toujours au service de la classe dominante. Par exemple, dans les sociétés capitalistes, l'Etat est au service de la bourgeoisie ; les bourgeois en ont fait un instrument de domination pour préserver leurs intérêts et pour exploiter la classe ouvrière. C'est pour cette raison que **Marx** et **Engels** ont prôné la disparition de l'Etat en remplacement de la société communiste qui est une société sans classes. Dans l'Idéologie allemande, Marx affirme que l'Etat est un instrument d'oppression et d'exploitation de l'homme par l'homme. A ses yeux, l'Etat et l'esclavage sont inséparables. C'est pourquoi il estime que seul le « dépérissement » de l'Etat pourra mettre fin à la misère de la classe prolétarienne.

Le point de vue de Marx est partagé par **les anarchistes Proudhon** et **Bakounine** qui considèrent que « *l'Etat, c'est l'ennemi* ». Dans les Confessions d'un révolutionnaire, Proudhon dit que « *le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est de la servitude* ». Même le gouvernement démocratique, pris pour la meilleure forme des régimes politiques, n'est pas épargné. Les anarchistes aspirent à la disparition de l'Etat, donc à toute forme de contrainte pour l'émergence d'une liberté totale de l'individu.

Nietzsche s'est également prononcé sur l'Etat en le critiquant sévèrement. Dans son ouvrage Ainsi parlait Zarathoustra, il compare l'Etat à un monstre froid et un menteur qui prétend représenter le peuple. Il dit à ce propos : « *Etat, qu'est-ce cela donc ? Je vais vous parler de la mort des peuples. L'Etat, c'est le plus froid des monstres froids. Il ment froidement et son mensonge consiste à dire "moi l'Etat, je suis le peuple". C'est un mensonge !* ». Dans le même ordre

d'idée, Nietzsche ajoute que quoi que l'Etat puisse avoir il l'a volé et quoi qu'il dise il ment, et il ment dans toutes les langues.

L'Etat a fait l'objet de diverses interprétations opposant ceux qui sont pour et ceux qui sont contre. Mais une position intermédiaire semble s'installer avec **Paul Valéry** qui dit que «*Si l'Etat est fort, il nous écrase ; s'il est faible, nous périssons*». Que choisir face à ce dilemme ? La toute-puissance de l'Etat ou sa faiblesse ? Paul Valéry invite à un fonctionnement équilibré de l'Etat, de telle sorte que les libertés soient garanties sans qu'elles nuisent au pouvoir de l'Etat.

V- L'Etat et la mondialisation

La mondialisation pourrait être définie comme l'interdépendance des économies du monde, grâce notamment à la chute des barrières douanières et à la libéralisation, qui ont levé la plupart des entraves à la circulation des marchandises et des capitaux. La mondialisation signifie aussi l'intégration croissante des différentes parties du monde dans une économie mondiale, un marché unique. Elle traduit l'ouverture des économies, l'augmentation des échanges à l'échelle de la planète et la circulation croissante de l'information. Par extension, certains ont qualifié de mondialisation la diffusion de modèles culturels dans le monde.

La mondialisation n'est pas un phénomène nouveau. Avant la 1^{ère} Guerre Mondiale, le monde a déjà connu des échanges internationaux, des investissements étrangers et de mouvements de populations. Si ce phénomène connaît aujourd'hui une grande ampleur, c'est parce qu'il y a l'essor des transport aériens et du développement des technologies de l'information et de la communication. Un événement qui se produit en un lieu de la planète est immédiatement connu dans le monde entier. L'Internet supprime les frontières

douanières, économiques et culturelles entre les nations. Mais la mondialisation engendre, dans le même temps, un risque de remise en cause de la souveraineté des Etats, surtout ceux africains. Exemple, l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce) qui compte 141 membres, est une organisation qui promeut le libre-échange et fixe les règles du commerce international. Dans ce domaine, les enjeux des négociations de tarifs douaniers à l'OMC sont de taille, car les pays du tiers monde dénoncent souvent la mise en place de tarifs qui leurs sont défavorables. Ce sont les Européens qui négocient tout, ce qui signifie que les Etats africains subissent le diktat européen et perdent, du coup, leur souveraineté. En effet, l'OMC élabore des politiques qui s'accordent mal avec les politiques économiques et sociales des Etats, ce qui remet en cause la souveraineté de plusieurs Etats, surtout africains.

Par définition, trois éléments sont constitutifs de l'Etat : la population, le territoire, et l'autorité politique. Or, cette définition semble être remise en cause par la définition même de la mondialisation. Un Etat souverain est un territoire politiquement indépendante possédant ses propres gouvernement, administration, lois et armée. Ainsi, il s'agit d'un Etat qui n'est soumis à aucune puissance extérieure ou intérieure. Mais avec le phénomène de la mondialisation, on peut se demander en quoi l'Etat est-il encore souverain. Visiblement, la première victime de la mondialisation, c'est l'Etat-nation, car la souveraineté perd sa valeur. Ainsi, durant la décennie 1990/2000, les Institutions de Bretton Woods, bras séculiers de la mondialisation conquérante, ont imposé des programmes d'ajustement structurel à des dizaines de pays. Ces Institutions ont considérablement réduit la possibilité pour les Etats de définir des stratégies sur des bases strictement nationales. L'hégémonie des Etats-Unis menace la souveraineté des Etats. Les Etats-Unis d'Amérique s'arrogent le droit

d'intervenir même militairement et selon les prétextes qu'ils auront eux-mêmes choisis.

Mais il ne faudrait pas croire que la mondialisation est un phénomène tout à fait négatif. Même si elle menace la souveraineté des pays, elle ouvre toutes grandes les portes de la prospérité, de la sécurité et du bien-être et de l'entraide. Le fait que les frontières soient plus perméables ne signifie pas qu'il n'y a aucun contrôle. Par exemple, la France contrôle les importations de semences d'OGM (Organismes Génétiquement Modifiés) dans le cadre de l'Union européenne. Aussi, à cause de la vache folle, le commerce international de chair de vache était rigoureusement contrôlé dans certains pays comme le Sénégal et formellement interdit dans d'autres.

Conclusion

L'Etat marque le passage de l'état de nature à l'état de société. Même si l'Etat est considéré comme un appareil de violence et d'oppression qu'il convient de supprimer selon les anti-étatistes, il n'en demeure pas moins qu'il garantit les libertés. Il fournit au peuple un cadre juridique qui lui permet de vivre et d'agir dans l'ordre et la sécurité. Pour terminer, rappelons qu'il existe plusieurs régimes politiques, mais de nos jours, le plus souhaitable est l'Etat démocratique dans lequel les pouvoirs sont séparés. Il s'agit du **pouvoir législatif** (dévolu au Parlement et qui vote les lois), du **pouvoir exécutif** (qui applique la loi et qui est dévolu au gouvernement) et du **pouvoir judiciaire** (qui tranche les litiges et qui échoit aux tribunaux). Ces trois pouvoirs sont séparés en démocratie et confondus en dictature, et c'est **Montesquieu** qui a prôné la séparation de ces pouvoirs dans son ouvrage, De l'esprit des lois.

Notes

« Tant que les philosophes ne seront pas rois dans les cités, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne seront pas vraiment sérieusement philosophes (...), il n'y aura de cesse aux maux des cités ni à ceux du genre humain » **Platon**, République, livre V)

Pour **John Locke**, l'état de nature est imaginé comme un état pacifique, sans histoires

Lorsque Rousseau dit « le souverain », il ne faut pas penser à un prince ou à un chef quelconque, il faut comprendre le peuple assemblé. Le souverain (le peuple) ne saurait avoir de représentants ou de députés : c'est la volonté générale (peuple assemblé) qui, seule, peut faire les lois.

En occident, la pensée politique (de l'antiquité esclavagiste jusqu'au 12^{ème} siècle) considère qu'il existe des hiérarchies naturelles entre les hommes : par nature, les uns (hommes libres, nobles etc.) seraient destinés à commander aux autres (esclaves, roturiers etc.). Mais aux 12^{ème} et 13^{ème} siècles, les théoriciens du droit naturel (Grotius, Hobbes, Locke, Rousseau etc.) sont les premiers à affirmer que nul n'a, par nature, le droit de commander à autrui : la souveraineté politique est une institution purement humaine, elle ne dépend que de conventions, de contrats, passés expressément ou tacitement entre gouvernants et gouvernés.

L'Etat : pouvoir et violence

La notion de pouvoir a longtemps été assimilée à l'Etat alors que selon Henry Lefebvre, le pouvoir ne renvoie pas forcément à l'Etat. La religion, la société, la famille etc. sont autant de pouvoirs. L'Etat est donc diversifié. L'Etat est un pouvoir en tant qu'il exerce une autorité sur les individus. Néanmoins, le pouvoir politique que représente l'Etat va se confronter à d'autres pouvoirs d'ordre économique, religieux, spirituel, financier, social etc. qui peuvent influencer grandement sur sa politique, même si l'Etat prétend les coiffer. Mais il faut savoir que l'Etat use de la violence pour parvenir à ses fins dans la société, pour garantir l'ordre et la sécurité.

La fable de l'anneau de Gygès

Dans la République, Platon, par le biais de Glaucon, explique la fable de l'anneau de Gygès. Dans cette fable, le berger Gygès a profité de l'invisibilité que lui accorde un anneau magique pour séduire la reine, tuer le roi et s'emparer ainsi du pouvoir. Il possède ainsi une puissance magique qui lui a permis injustement de gagner un pouvoir. Glaucon tente de montrer que l'origine du pouvoir est dans l'injustice. Un pouvoir n'est juste que lorsqu'il respecte lui-même les conditions de justice qui lui sont supérieures.

La vision de Machiavel selon laquelle le politique doit être fort comme un lion et rusé comme un renard est révolue. Car tout politicien qui use de la violence sera rapidement destitué. Au contraire, le politique use des sentiments pour susciter la sympathie du peuple afin de durer au pouvoir.

Théories de l'Etat

Hobbes, les hommes doivent être maintenus par un pouvoir absolu

Locke, la théorie du pouvoir limité, garantie des libertés civiles

Rousseau, le contrat social pour préserver la liberté naturelle

Georg Wilhelm Friedrich Hegel reprend et corrige les autres théories de l'Etat

Paul Valéry, écrivain et poète français, né le 30 octobre 1871 et décédé en juillet 1945

En 1974, fut adoptée la Charte sur les droits et les devoirs économiques des Etats selon laquelle « **chaque Etat a le droit souverain et inaliénable de choisir son système économique, de même que son système politique, social et culturel** » (article premier).

La chute du mur de Berlin a engendré une nouvelle configuration des relations internationales mais surtout, elle a donné une très forte impulsion à la généralisation d'un processus déjà existant : la mondialisation. **L'effondrement du bloc soviétique** a permis le triomphe du libéralisme, mais surtout celui des Etats-Unis qui passent du statut de superpuissance à celui d'hyper puissance, selon la définition d'Hubert Védrine, ex-ministre français des Affaires étrangères.

Dominique Wolton écrit : « On le sait, la mondialisation devait sonner le glas des Etats. Trop accrochés à leurs souverainetés et à leurs pouvoirs, ils constituaient autant de freins à l'“expansion” de l'économie mondiale ».

Mondialisation, souveraineté des Etats et droits de l'homme

On est en train de s'acheminer vers une nouvelle conception en matière de souveraineté des Etats et des droits de l'homme. Les droits de l'homme sont devenus des alibis pour porter atteinte à la souveraineté des Etats. Par exemple,

si les droits des hommes sont bafoués dans un pays, cela peut donner droit aux puissances mondiales d'intervenir. Les pays sont pris en otage par des intérêts des puissances de l'heure, guidées par leur seule stratégie de régulation du nouvel ordre mondial. Les puissances occidentales, en général, et les Etats-Unis en particulier, ouvrent la voie à la légalisation du droit d'ingérence, sous le prétexte qu'ils protègent les droits des hommes.

En effet, la perception aujourd'hui des droits de l'homme est de plus en plus basée sur l'arbitraire, sur la politique de « deux poids, deux mesures » ; la situation des peuples palestinien et sahraoui, les guerres menées en Afghanistan et en Irak et le débat complètement biaisé sur le nucléaire, qu'il concerne l'Iran ou les autres pays de l'hémisphère Sud, sont des exemples édifiants du nouvel ordre mondial derrière lequel se profile la mondialisation qui ne reconnaît que la souveraineté des plus forts. Les droits de l'homme ne sont qu'un prétexte, car les enjeux sont ailleurs et d'une autre nature.

Essor de l'Internet

Alors que 500 sites à peine existaient en 1993, on en compte aujourd'hui 35 millions dans le monde, intéressant 600 millions d'internautes. Les achats en ligne progressent constamment et représentent en France 20% du chiffre d'affaires des entreprises de vente à distance.

Exemple de violation de souveraineté

Il y a un mois environ, des forces spéciales colombiennes ont franchi la frontière séparant leur pays de l'Equateur pour éliminer Raul Reyes, numéro deux des Forces Armées Révolutionnaires de Colombie, qui s'était alors réfugié à l'intérieur du territoire équatorien. La crise diplomatique qui s'en est suivie a – d'une certaine manière – mis aux prises deux théories opposées. La première,

la plus classique, fut défendue par le président équatorien Rafael Correa et mettait en avant l'indéniable violation de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de son pays. A l'opposé, Alvaro Uribe arguait que l'Equateur ne pouvait accueillir sur son territoire les membres d'une organisation considérée comme terroriste par l'Union Européenne et les Etats-Unis.

* La liberté de l'Etat pour ou contre l'Etat ?

* L'Etat est-il un mal nécessaire ?

* La mondialisation ne fait que détruire les Etats et nier la souveraineté des nations. Qu'en pensez-vous ?

* Une société sans conflit, est-elle possible ? Est-ce souhaitable ?

* Peut-on tout attendre de l'Etat ?

* Bien informés, nous sommes des citoyens. Mal informés, nous sommes des sujets. Qu'en pensez-vous ?

* Peut-on refuser d'obéir à la politique par respect à la loi morale ?

* Ethique et politique

* L'Etat est-il compatible avec la liberté ?

Chapitre X— Epistémologie

INTRODUCTION

La partie de la philosophie qui traite de la science est appelée épistémologie. L'épistémologie est l'étude critique de la science, mais la science n'a pas toujours existé. « *Elle est une conquête tardive de l'esprit humain* », dit **Gaston Bachelard**. Avant la naissance de la science, d'autres formes de pensée ont existé : c'est le mythe, la magie et la religion. Ces formes de pensée sont dites premières approches du réel, c'est à dire premières tentatives d'explication des choses. Dès sa naissance, la science a rompu avec ces premières formes de pensées irrationnelles et revendique le statut d'une connaissance exacte. Est-ce à dire qu'elle détient le monopole de la vérité ? La vérité scientifique est-elle absolue ou provisoire ? Malgré ses progrès spectaculaires, la science arrive-t-elle à satisfaire toute la curiosité de l'homme ? La science n'est-elle pas parfois nuisible à l'homme ? La philosophie devrait-elle ou non se taire devant les dérapages de la science ? Enfin, le stade actuel de la science, est-ce une raison pour déclarer l'inutilité de la philosophie ?

I. Les premières approches du réel : le mythe, la magie et la religion

Le réel désigne le monde physique et le monde métaphysique. Une approche est une démarche ou un moyen pour arriver à un résultat. Ainsi, une approche du réel est un ensemble d'opérations mentales que les hommes mettent en œuvre pour expliquer les phénomènes. Les approches du réel sont le mythe, la religion, la magie.

Le mythe est un récit imaginaire qui, à travers les exploits d'êtres fabuleux (dieux ou héros), tente d'expliquer des phénomènes comme l'origine de l'univers, de l'homme, des choses etc. Le mythe raconte comment, grâce à des êtres surnaturels, quelque

chose se produit. **La religion** est un attachement entre l'homme et un être divin. Tout ce que l'homme ne parvient pas à comprendre, il le met sur le compte de Dieu ou des dieux en disant que c'est la volonté de Dieu ou des dieux. Le mythe et la religion ont un point commun, car dans les deux cas, il y a l'intervention d'un être sacré qui dépasse l'homme. **La magie**, par contre, n'est pas une explication mais une pratique exercée sur les choses et les êtres pour obtenir un effet. Il faut faire la différence entre la magie noire et la magie blanche. La magie noire s'assimile à la sorcellerie ou au mauvais sort et son objectif est de produire des effets maléfiques tandis que la magie blanche relève surtout de la prestidigitation, de l'illusionnisme et des pratiques mystiques de guérison. La magie blanche produit un effet bénéfique. A partir de ses incantations, si le magicien agit sur la nature et arrive à la dompter, c'est qu'il a une force mystique lui permettant de dominer la nature. Mais avec l'avènement de la science, ce sont les outils techniques et la découverte des lois de la nature qui permettront à l'homme de dominer la nature et d'être, comme l'avait prédit **Descartes**, « maître et possesseur de la nature ». La science rompt ainsi avec les techniques magiques, mythiques et religieuses pour maîtriser la nature, elle part du naturel pour expliquer les phénomènes naturels, d'où les rapports entre la science et les premières approches du réel.

II. Rapports entre la science, les premières approches du réel et la philosophie.

Dans son évolution, la science a connu deux ruptures. La première s'est opérée au 6^{ème} siècle avant Jésus Christ avec le mythe, la magie et la religion. La deuxième s'est faite au 17^{ème} siècle avec la philosophie. Concernant la première rupture, on peut se demander quels rapports la science entretiennent avec les premières approches du réel. S'agit-il de rapports de continuité ou de rupture ? Selon **Auguste Comte**, la science a radicalement rompu avec les premières formes de pensée irrationnelles. Il développe son point de vue à travers ce qu'il appelle la loi des trois états : l'état

théologique, l'état métaphysique et l'état scientifique ou positif. Les deux premiers états correspondent au mythe et à la magie alors que le dernier état correspond à l'avènement de la science. **Gaston Bachelard** a abondé dans le même sens en considérant qu'il y a effectivement des rapports de rupture, c'est ce qu'il appelle **rupture épistémologique**. A son avis, les premières approches du réel ont constitué pendant longtemps des obstacles à la science. Elles font partie de ce que Bachelard nomme **obstacles épistémologiques** c'est-à-dire tout ce qui a constitué un frein à la science. C'est aussi le cas de l'opinion commune, de certaines traditions, croyances et coutumes.

L'autre rupture que la science a connue s'est effectuée au 17^{ème} avec la philosophie. C'est parce que la science reprochait à la philosophie d'être trop théorique, abstraite et spéculative. C'est ainsi qu'elle a rompu les liens ombilicaux qui la liaient avec la philosophie pour suivre son propre chemin. Pour les scientifiques, la philosophie ne contribue pas à l'épanouissement matériel de l'homme et est en retard. C'est ce que **Hegel** traduit en ces termes : « L'oiseau de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit ». **Louis Althusser** enfonce le clou en déclarant : « La philosophie se levait tard le soir tombé lorsque la science a parcouru l'espace d'une journée », c'est pour dire que la philosophie est toujours derrière la science. Mais le développement actuel de la science est-il une raison pour déclarer l'inutilité de la philosophie ? La réponse est non, car la philosophie réfléchit sur les dangers liés aux découvertes de la science. En fait, la science ne peut pas tout donner à l'homme, elle bute souvent sur des obstacles et c'est à la philosophie de lui venir en aide. La philosophie fixe à l'homme un code de conduite morale dans la société et l'aide à mieux vivre

III. Les différentes formes de science

Selon une classification devenue classique en épistémologie, on distingue trois grandes catégories de science : les sciences logico-formelles ou hypothético-déductives, les sciences expérimentales ou de la nature et les sciences sociales.

1. Les sciences logico-formelles ou hypothético-déductives

Elles sont constituées de la logique et des mathématiques dont la démarche se fait par l'hypothèse et la déduction. A titre d'exemple, on peut prendre le syllogisme d'Aristote :

- Tous les Sénégalais sont des Baol Baol,
- Jean est un Sénégalais,
- Donc Jean est un Baol Baol. La proposition de départ est fausse, car tous les Sénégalais ne sont pas des Baol Baol, mais le raisonnement est cohérent, logique. Les sciences formelles ou hypothético-déductives ne s'intéressent pas à ce qui est dit, mais à la manière de le dire.

- 2. Les sciences expérimentales ou sciences de la nature

Elles sont dites expérimentales parce qu'elles procèdent par l'expérimentation. Les sciences expérimentales comprennent **la physique** qui étudie la matière, **la chimie** qui étudie les composantes de la matière, **la biologie** qui a pour objet la matière vivante et **l'astronomie** qui s'intéresse aux corps célestes. Les sciences expérimentales suivent une démarche triangulaire : **l'observation**, **l'hypothèse** et la **vérification**. Une observation minutieuse des phénomènes permet de dégager une hypothèse. Ensuite, on passe à la vérification pour voir si l'hypothèse est confirmée. Si c'est le cas, on dégage une loi scientifique universelle.

3. Les sciences humaines

Les sciences humaines réfléchissent sur les hommes et leurs comportements. Elles comprennent la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, la linguistique, l'histoire,

la géographie humaine (démographie), l'anthropologie etc. Le problème des sciences humaines, c'est qu'elles étudient un être imprévisible, inconnaissable et mystérieux. C'est pourquoi on leur conteste leur statut de science, et certains préfèrent même parler de disciplines humaines.

IV. Science et technique

Les rapports entre la science et la technique sont posés en termes d'antériorité de l'une par rapport à l'autre. La technique existe-t-elle avant la science ou inversement ? Historiquement, la technique a précédé la science, car il est dit que l'homme a agi avant de réfléchir. En effet, dès qu'il est apparu sur terre, il s'est mis à produire spontanément des outils pour affronter la nature. C'est pourquoi on l'appelle homo faber ou animal fabricant d'outils. Mais c'est quand même discutable de soutenir que l'homme a agi avant de réfléchir. Car s'il a pu fabriquer des outils comme la pierre taillée pour s'en servir dans ses activités de chasse, de pêche et de cueillette, c'est qu'il réfléchissait. Par conséquent, avant de fabriquer un outil, l'homme y a d'abord pensé. Par exemple, avant de chasser, l'homme a su qu'il lui faut quelque chose de pointu et il a ainsi taillé la pierre. Par conséquent, on peut dire que l'homme a pensé avant d'agir, ce qui laisse croire que vu sous cet angle, la science en tant que pensée pourrait exister avant la technique. Bref, que l'une existe avant ou après l'autre, il est à retenir que la science et la technique sont liées, inséparables et complémentaires, car la science est un ensemble de théories et la technique l'application de ces théories.

V. Science et éthique

Dans la mesure où les avancées scientifiques posent des problèmes à l'humanité, il devient urgent de contrôler la science et de lui définir des limites sur le plan éthique. Ce contrôle est urgent, car si on analyse les découvertes scientifiques, on se rend compte que la science ne s'occupe pas de la morale. Tout au contraire, elle incite l'homme à l'animosité en le dotant d'armes comme les bombes, les armes nucléaires, les gaz toxiques, la détérioration de la couche d'ozone etc. La science est, aujourd'hui, à l'origine de plusieurs maladies cancéreuses comme le cancer de la peau causé par les produits de dépigmentation ou par les rayons ultraviolets, conséquence de la destruction de la couche d'ozone. De plus, à travers la médecine, la médecine a fait des découvertes jugées immorales comme les manipulations génétiques, le clonage, l'insémination artificielle, la conception in vitro des bébés éprouvettes, l'hymnographie, l'avortement, la contraception etc. C'est au regard de ces techniques immorales que l'on dit que les critiques que la philosophie adresse à la science sont surtout orientées vers la médecine. Ce pouvoir immense que la science a mis à notre disposition au point que la nature n'ait plus de secret pour l'homme a ainsi amené **Jean Rostand** à dire que « la science a fait de nous des dieux avant que nous méritions d'être des hommes ».

En somme, la science est une discipline pour l'homme et contre l'homme. Bien qu'elle continue à nous fasciner, elle doit néanmoins prendre en compte la morale sinon l'humanité risque de périr et c'est l'avertissement que **François Rabelais** a lancé en ces termes : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », c'est-à-dire que quand l'homme a un pouvoir qu'il ne sait pas utiliser raisonnablement, il se retourne contre lui. Mais de l'avis d'**Anatole France**, les considérations morales de la science ne font que ralentir ses activités. Pour lui, toute création est positive ou négative aux yeux de celui qui la juge et il conclut que la science « ne se soucie ni de plaire, ni de déplaire, elle est inhumaine ».

VI. Le problème de la vérité en science

La science définit la vérité comme l'adéquation (conformité) de la pensée et de l'objet. Mais ce qui est dit peut être momentanément vrai, ce qui signifie que la science n'est pas à l'abri des erreurs. Elle en commet souvent et c'est ce qui lui permet d'avancer comme le souligne l'épistémologue français **Gaston Bachelard** : « la science progresse en rectifiant ses erreurs ». Comme erreur, on peut prendre l'exemple du géocentrisme qui, pendant des siècles, a été la théorie scientifique selon laquelle la terre est au centre de l'univers. Mais avec Copernic puis Galilée, la science s'est modernisée et a rectifié l'erreur que la terre est au centre de l'univers, c'est plutôt le soleil qui est au centre du système solaire : c'est l'héliocentrisme. C'est ainsi qu'on est passé du géocentrisme à l'héliocentrisme. Il en est ainsi avec d'autres théories ou résolutions scientifiques qui, avec le temps, ont été dépassées. Prenons l'exemple de la nivaquine (comprimé contre le paludisme). Les médecins conseillaient d'en prendre chaque jour pour prévenir le paludisme. C'est à la suite des débordements (overdose) de ce comprimé qu'ils finissent par remettre en doute son utilisation quotidienne et ont demandé de n'en prendre que lorsqu'on en voit les symptômes. Ceci est la preuve que la science est pleine d'erreurs. Mais ce sont ces erreurs qui lui permettent de progresser. **Gaston Bachelard** l'a si bien compris pour avoir dit que « les vérités scientifiques sont en sursis », c'est-à-dire provisoires. Elles ont un délai de validité ; passé ce délai, elles disparaissent pour être remplacées par d'autres vérités. C'est encore la preuve que les vérités scientifiques ont juste le temps de vivre, de naître et de mourir. La science n'a donc pas le monopole de la vérité. Autrement dit, elle n'est pas la possession de la vérité mais sa recherche.

Etant donné qu'elle n'a pas le monopole de la vérité, il est alors absurde et faux de penser que tout ce qui n'est pas scientifique n'est pas une connaissance. Par là, on vise la philosophie, le mythe, la magie et la religion qu'on présente souvent comme

des modes de connaissance qui ne conduisent pas à un savoir concret et exact. Même si c'est le cas, elles ont au moins leurs propres démarches et leurs propres vérités. Elles permettent à l'homme d'accéder à des connaissances relevant du monde surnaturel que la science ne peut pas explorer. On retient alors que la science a des limites, elle ne satisfait pas toute la curiosité et la connaissance de l'homme.

Conclusion

La science et la technique ont permis de dominer et de maîtriser la nature. Les applications techniques de la science contribuent à l'amélioration des conditions de vie des hommes. Mais la science a des limites, elle ne peut satisfaire tout le désir de savoir de l'homme. Il y a aussi le fait que les sciences font courir de grands risques à l'espèce humaine, surtout avec la prolifération des armes, la pollution de l'environnement etc. d'où la nécessité de surveiller la science pour protéger l'homme.

Chapitre XI—Esthétique

Introduction

L'esthétique est la partie de la philosophie qui traite de l'art, l'art en tant que création du beau. Le dictionnaire Lalande définit l'art comme toute « *production de beauté par les œuvres d'un être conscient* ». Cette définition pose l'idée que l'art est une œuvre spécifiquement humaine. Le mot renvoyait à la technique, à toute technique permettant de produire un résultat. L'art était synonyme d'habileté, de savoir-faire ou de maîtrise. Exemple, l'art culinaire, l'art martial, l'art de gouverner etc. Ce n'est qu'au 18^{ème} siècle que le terme est utilisé pour désigner les beaux-arts qui sont au nombre de 9. Quelles sont ces formes et quelles sont les fonctions de l'art ? Quels rapports l'art entretient-il avec la nature ? L'art est-il imitation de la nature ou création ? Le langage est-il apte à exprimer ce qu'on ressent face à une œuvre d'art ? Qu'est-ce qui motive enfin l'artiste à créer ?

I- L'art : imitation ou création ?

On a longtemps conçu l'art comme une imitation ou une reproduction de la nature. En effet, nous avons des beautés naturelles comme la mer, le ciel étoilé, le coucher du soleil, les fleurs etc. qui mériteraient d'être bien vues sur des tableaux. Et ces beautés naturelles devraient être représentées sur des tableaux telles qu'elles sont. C'est dans ce cadre que le peintre

allemand **Albert Dürer** a dit : « *Plus ton œuvre sera conforme à la nature, meilleure elle sera* ». **Platon** aussi considère l'art comme une imitation, mais une imitation mensongère qui reproduit de fausses apparences du monde sensible fait d'erreur et d'illusion. Pour lui, l'artiste imite ce qui est déjà imité. Il y a donc chez Platon une dévalorisation de l'art, et c'est ce qui l'amène à dire qu'il faut chasser les artistes et les poètes de la cité, car dit-il, ce sont des illusionnistes qui imitent du faux.

Mais copier ou imiter, est-ce réellement faire de l'art ? En d'autres termes, l'art est-il imitation de la nature ? **Aristote** pense que non, il critique son maître Platon qui pense que l'art est une imitation. Pour Aristote, plus qu'une imitation de la nature, l'art achève des choses que la nature est incapable de réaliser. L'art serait une re-crédation. Il écrit : « *L'art complète en partie ce que la nature ne peut pas achever* », pour dire que l'art n'imité pas paresseusement, il transfigure. C'est la même idée que défend **Kant**. Il insiste sur la créativité de l'artiste qui ne doit pas se limiter à une simple imitation de la nature. Il écrit à ce sujet : « *L'art n'est pas la représentation d'une belle chose, mais la belle représentation d'une chose* ». Autrement dit, une chose peut paraître laide, horrible ou tragique dans la nature, mais dès qu'elle est représentée sur un tableau, elle devient belle. Et c'est ce que **Boileau** a si bien expliqué dans cette formule : « *Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux qui, par l'art, imité, ne puisse plaire aux yeux* ». Donc l'art n'est pas une simple imitation de la nature, mais un ajout. Cela peut être illustré par **Guernica**, célèbre tableau de **Picasso** où est représenté le massacre de la guerre d'Espagne. Dans la réalité, ces images inspirent le dégoût. Mais sur le tableau, elles plaisent à

la contemplation. En somme, nous pouvons retenir avec Kant que l'art n'est pas une imitation, mais une création ou une re-création de la part de l'artiste qui doit, par son génie, ajouter une touche personnelle à la nature. On peut également convoquer **Hegel** qui soutient que l'art n'est pas imitation de la nature mais une création. Pour lui, en s'inspirant de la nature, l'artiste doit avoir l'esprit créatif et imaginatif pour produire du nouveau au lieu de reproduire ce qui est connu de tous. C'est en ce sens qu'il dit que « *l'imitation de la nature est une occupation oiseuse et superflue* » c'est-à-dire inutile. Hegel va plus loin en soutenant que ce qui fait la valeur ou la grandeur d'une œuvre d'art, c'est que l'esprit intervient dans la production. C'est ce qui l'amène à faire la différence entre la **beauté naturelle** et la **beauté artistique**. Pour lui, la beauté artistique est supérieure à la beauté naturelle, parce que grâce à l'esprit, on peut ajouter dans l'art ce qui ne figure pas dans la nature. En conclusion, on peut dire avec Hegel que l'art n'est pas une simple imitation des merveilles de la nature. Il est re-création, transformation, transfiguration de la nature au sens où l'artiste est celui qui, du laid, crée du beau. Car il dispose d'un don ou d'un génie que **Vladimir Jank  levitch** appelle ce « *je ne sais quoi* ».

II- L'interprétation de l'œuvre d'art

L'œuvre d'art demeure l'œuvre d'un homme qui a une histoire, qui appartient à une classe sociale et    un milieu. Cela suppose qu'une œuvre artistique est le reflet des préoccupations d'un homme ou de sa société. Pour les psychanalystes, à travers une œuvre d'art, on peut savoir qui se

cache derrière et connaître sa psychologie. C'est pourquoi dans l'interprétation psychanalytique qu'il fait de l'œuvre d'art, **Freud** dit qu'il n'y a pas de mystère : « *la production artistique est une forme de sublimation des désirs refoulés* ». Il veut dire que ces désirs trouvent dans la création artistique un moyen de s'exprimer. L'art peut donc être considéré comme une manière détournée de satisfaire les désirs inassouvis, les peurs et craintes de l'artiste. Pour Freud : « *L'artiste voudrait conquérir honneurs, puissance, richesses, gloire et amour des femmes. Mais les moyens lui manquent pour se procurer ses satisfactions. C'est pourquoi, comme tout homme, insatisfait, il se détourne de la réalité et concentre tout son intérêt sur les désirs créés par sa vie imaginative* ». L'artiste est un névrosé qui cherche à résoudre ses troubles dans sa création. Grâce à son œuvre d'art, il satisfait autrement ce qu'il ne pouvait réaliser dans la réalité. Freud donne l'exemple de **Leonardo de Vinci** et de **Toulouse Haurec** qui, affirme-t-il, ne font que transférer leurs personnalités sur leurs tableaux d'art. Il dit que si **Leonardo de Vinci** est un grand artiste et s'il sait peindre la femme comme nul ne peut le faire (exemple la Joconde), c'est qu'il est un obsédé sexuel. Quant à **Toulouse Haurec**, Freud dit que cet artiste doit son talent au fait qu'il compensait inconsciemment son infirmité en peignant un univers d'acrobates aux jambes souples et agiles. Bref, selon Freud, ce sont des complexes que nourrissent les artistes à travers leurs œuvres. Tout ce qu'ils ne peuvent pas avoir, ils le représentent sur un tableau d'art pour satisfaire leurs fantasmes.

Hegel aussi interprète l'art comme un lieu de transfert de la personnalité de l'artiste. Il estime que dans la transfiguration du monde, c'est toute une

vision du monde de l'artiste qui intervient. On dit alors que l'artiste manifeste son imagination, exprime sa personnalité dans son œuvre, ce qui veut dire que l'œuvre d'art est le reflet de la personnalité de l'artiste.

Selon **Karl Marx**, l'artiste appartient à une société, à une classe, à un temps déterminé. En cela, il vit des problèmes qui sont spécifiques à sa société. Son œuvre reflète ses problèmes et permet de comprendre sa société. En d'autres termes, l'œuvre d'art doit avoir pour fonction de traduire la réalité sociale, elle doit être engagée. L'artiste crée pour rendre visible ce qu'il porte en lui. C'est en ce sens que **Paul Klee** a affirmé : « *L'art ne reproduit pas le visible, il le rend visible* ». Cela veut dire que habituellement, nous passons devant des choses auxquelles nous ne faisons pas attention. Mais il suffit qu'on les représente sur un tableau d'art pour qu'elles attirent l'attention, pour qu'elles soient visibles. **Paul Valéry** confirme cette idée en disant : « *Une œuvre d'art devrait toujours nous apprendre que nous n'avions pas vu ce que nous voyons* ».

Au-delà de l'interprétation de l'œuvre d'art qui cherche à déterminer les motivations d'un artiste, on peut se demander si le langage est apte à exprimer ce qu'on ressent face à une œuvre d'art. En d'autres termes, peut-on réellement expliquer une œuvre d'art ? **Tagor**, poète indien, dit non. Il affirme : « *Lorsqu'on me demande ce que signifient mes œuvres, comme elles je me tais. Il ne leur appartient pas de signifier, mais d'exprimer* ». **Kant** s'est inscrit dans la même dynamique en disant à propos de l'œuvre d'art : « *Sois belle et tais-toi* ». Pour lui, devant une œuvre d'art, on ne peut que s'émerveiller et dire « *Oh, que c'est beau !* ».

III- Formes et fonctions de l'art

L'art est **multiforme** et **multifonctionnel**. On relève 9 formes d'art appelées aussi beaux-arts. Ce sont la sculpture, l'architecture, la musique, la peinture la poésie, la rhétorique, le cinéma, la télévision et la bande dessinée. Quant aux fonctions, on note une opposition entre les philosophes : il y en a qui estiment que l'art joue un rôle et remplit des fonctions tandis que d'autres ne lui reconnaissent aucune fonction. C'est le cas de **Kant** qui considère que « *le beau est une finalité sans fin* », c'est à dire que la beauté est en elle-même sa propre fin. Devant une œuvre d'art, on ne demande pas à quoi ça sert, car dit Kant, elle ne sert à rien sinon qu'à susciter un sentiment de plaisir. L'art se limite exclusivement à la **fonction esthétique**. C'est ce qui amène Kant à dire que le beau est donc désintéressé. Non seulement il est désintéressé mais aussi et surtout il doit plaire à tout le monde, d'où la formule de Kant : « *Le beau est ce qui plait universellement sans concept* ». C'est à travers cette conception de l'art désintéressé que Kant est considéré comme le représentant de la théorie de « **l'art pour l'art** » comme on le retrouve chez les **parnassiens** pour qui l'art ne sert à rien. C'est ce que **Théophile Gautier** traduit en ces mots : « *Il n'y a vraiment de beau que ce qui ne peut servir à rien, tout ce qui est utile est laid* ».

L'art pour l'art est opposé à « **l'art engagé** ». L'art engagé joue un rôle et remplit des fonctions, il est au service d'une cause politique ou sociale. Parmi les fonctions utilitaires de l'art, on peut noter la fonction **thérapeutique** qui consiste à soigner un individu ou à le soulager de ses

maux. En Afrique, par exemple, les cérémonies d'exorcisme (ndëpp) sont thérapeutiques. L'art africain est présent à travers les danses, la musique, les statues, les masques, la sculpture et renferme des fonctions sociales et magico religieuses. Ceci est la preuve que l'art africain n'a pas pour but le beau ou le divertissement, mais l'utile. L'art a aussi une fonction **subversive** lorsqu'il s'engage dans la lutte pour une cause. Par exemple, l'artiste utilise sa plume, sa voix ou son pinceau au service d'une cause. Ici, l'art consiste à éveiller ou à conscientiser les populations pour les amener à prendre leur destin en main. Sous ce rapport, **Frank Kafka** s'interroge en ces termes : « *Si les livres que nous lisons ne nous réveillent pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon les lire ?* ». Cette fonction de l'art est contestataire à l'instar de l'œuvre d'**Aimé Césaire** qui dénonce la domination étrangère. Il disait : « *Ma bouche sera la bouche des malheureux qui n'ont point de bouche ; ma voix la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir* ». L'art a une fonction **expressive** lorsque l'artiste exprime ou dévoile ses sentiments, ses idées, ses rêves, ses espoirs, ses désespoirs etc. L'artiste les partage avec autrui. Ainsi, faire de l'art, c'est communiquer, sortir de soi-même pour aller vers autrui. On note aussi la fonction **impressive** lorsque l'artiste fait un effet chez autrui et suscite des sentiments en lui : des sentiments de joie ou de peine, de bonheur ou de dégoût, d'espoir ou de désespoir, de quiétude ou d'inquiétude etc. On peut également relever la fonction **pédagogique** de l'art qui, à travers les fables et les contes, dégage des leçons de morale.

Albrecht (Albert) Dürer : 1471 – 1528. Il est peintre, graveur et mathématicien allemand. Il est considéré comme le plus grand artiste allemand de la Renaissance. L'œuvre de Dürer est importante car il a réalisé 60 peintures, plus de 100 dessins et aquarelles, environ 250 gravures sur bois, 96 gravures sur cuivre, 6 gravures à l'eau-forte et 3 pointes sèches. Il appartient, comme Leonardo de Vinci, à cette génération de grands artistes, peintres, sculpteurs et architectes.

Leonardo di ser Pier da Vinci plus connu sous le nom de Leonardo de Vinci : 1452 – 1519. Italien pluridisciplinaire. Il est peintre, scientifique, ingénieur, inventeur, anatomiste, sculpteur, architecte, urbaniste, musicien, poète, philosophe et écrivain. Il est décrit comme un génie universel. Deux de ses tableaux sont très célèbres, la Cène et la Joconde. La Joconde est un tableau réalisé entre 1503 et 1506 et représente le buste d'une femme.

On peut aussi noter la fonction de **représentation** lorsqu'il immortalise un événement. Il fixe pour l'éternité une réalité qui est vouée à disparaître. Les emblèmes ainsi que les scènes de chasse et de guerre que les hommes des cavernes ont représentées sur les grottes sont toujours présentes. Avec cette fonction, l'art vise à lutter contre la mort d'un événement. C'est dans ce sens qu'**André Malraux** disait que « *l'art est un anti-destin* », c'est-à-dire que si le destin de l'homme est de mourir, son œuvre l'immortalise. Par conséquent, l'homme meurt, mais l'art demeure.

La beauté relève de la sensibilité. Il est donc subjectif, et c'est ce que **Voltaire** écrit dans son dictionnaire philosophique : « *Qu'est-ce que le beau ? Demandez à un crapaud, il vous répondra que c'est sa crapaude ; demandez à un Noir de Guinée, il vous parlera d'un nez épaté, d'une grosse bouche et d'une peau huileuse... ; demandez à un philosophe, il vous répondra par un galimatias !* ». A travers cette conception de l'art, apparaît l'idée que le beau est relatif, subjectif. Voltaire veut dire que le beau ne se démontre pas par un discours rationnel, qu'il ne se prouve pas, mais s'éprouve. Tout est question de sensibilité.

Dans sa conception de l'art, Aristote établit quatre « causes » qui président à la création de l'œuvre d'art : la **cause matérielle** (par exemple, une coupe sacrificielle est faite d'argent) ; la **cause formelle** (la forme de la coupe) ; la **cause finale** (elle est conçue dans un but précis) et la **cause efficiente** (c'est l'homme qui rassemble les trois premières causes pour concevoir l'objet).